



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. II A. 1007



**ZAHAROFF
FUND**

10.2 E.H.

500/104

10/10

Vet. Fr. II A. 1007

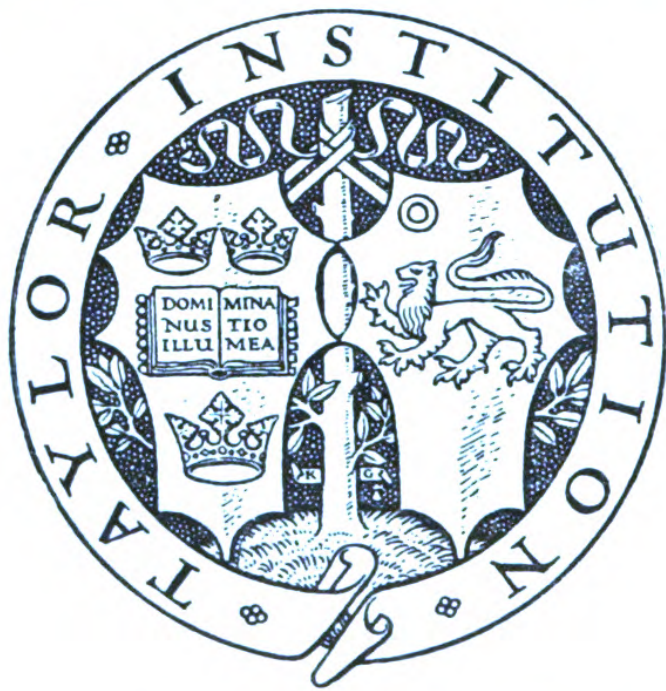


**ZAHAROFF
FUND**

10. 2. 54

edcl 1/2

Vet. Fr. II A. 1007

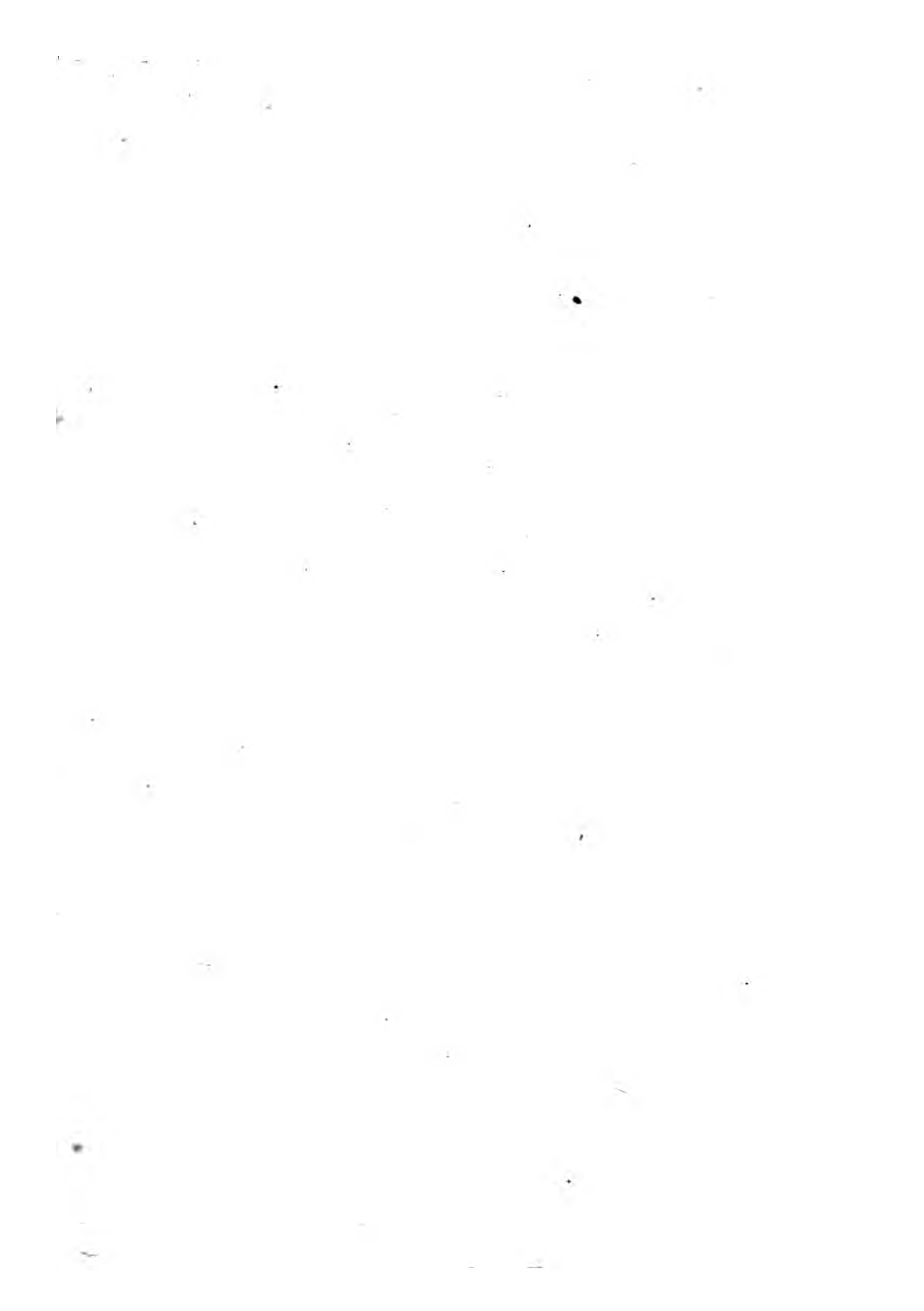


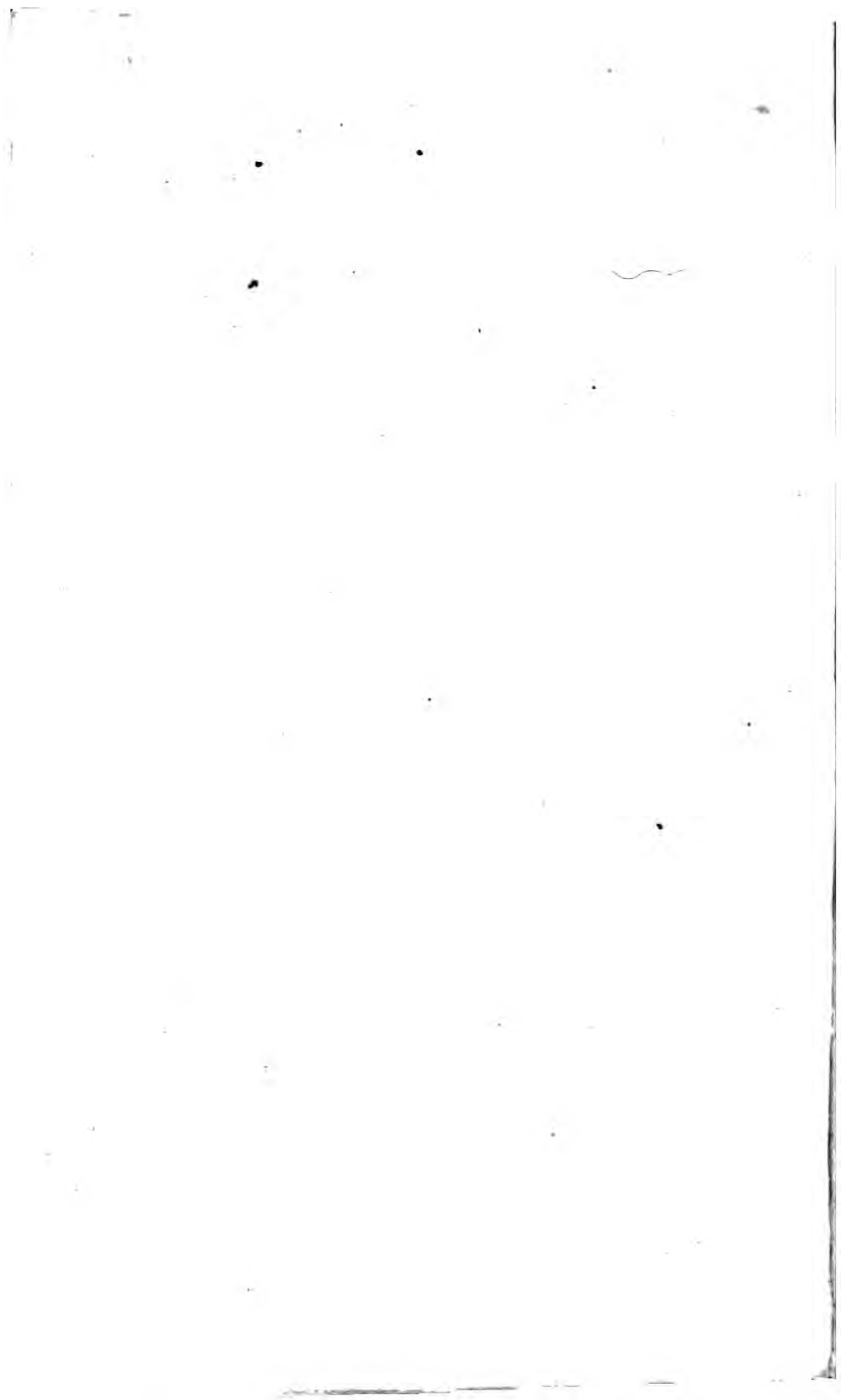
**ZAHAROFF
FUND**

10.2 ESH

sdcl Vot

12





L E.

SOPHA,

CONTE MORAL.

NOUVELLE ÉDITION.

PREMIERE PARTIE.

Credition



A P E K I N ,
Chez l'Imprimeur de l'Empereur.

M. D C C. L X I I.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

25 OCT 1972

OF OXFORD

LIBRARY

TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

I <i>Introduction.</i>	Page <i>iiij</i>
CHAPITRE I. <i>Le plus ennuyeux du Livre.</i>	<i>I</i>
CHAPITRE II. <i>Qui ne plaira pas à tout le monde.</i>	<i>14</i>
CHAPITRE III. <i>Qui contient des Faits peu vraisemblables.</i>	<i>27</i>
CHAPITRE IV. <i>Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n'eut pas prévues.</i>	<i>44</i>
CHAPITRE V. <i>Meilleur à passer qu'à lire</i>	<i>58</i>
CHAPITRE VI. <i>Pas plus extraordinaire qu'amusant.</i>	<i>76</i>
CHAPITRE VII. <i>Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.</i>	<i>94</i>

T A B L E.

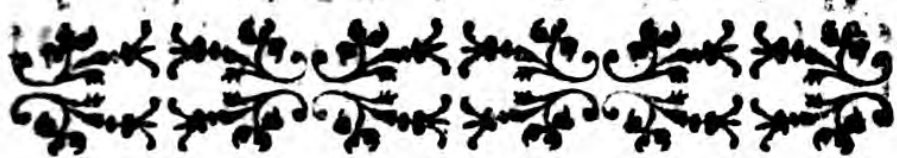
CHAPITRE VIII. 112

CHAPITRE IX. Où l'on trouvera une
grande question à décider. 136

CHAPITRE X. Où, entre autres cho-
ses, on trouvera la façon de tuer le
temps. 168

CHAPITRE XI. Qui contient une re-
cette contre les enchantemens. 206

Fin de la Table de la première
Partie.



INTRODUCTION.

IL y a déjà quelques siècles qu'un Prince nommé Schah-Baham re-
gnoit sur les Indes. Il étoit petit-
fils de ce magnanime Schah-Riar ,
de qui l'on a lu les grandes actions
dans les Mille & une Nuit ; & qui ,
entr'autres choses , se plaisoit tant
à étrangler les femmes , & à enten-
dre des Contes : celui là même ,
qui ne fit grace à l'incomparable
Schéhérazade , qu'en faveur de tou-
tes les belles histoires qu'elle sçavoit.

Soit que Schah-Baham ne fut
pas extrêmement délicat sur l'hon-
neur , soit que ses femmes ne cou-
chassent point avec leurs Nègres ,
ou (ce qui est pour le moins aussi
vraisemblable (qu'il n'en sçut rien ,
il étoit bon & commode mari , &
n'avoit hérité de Schah-Riar , que
les vertus & son goût pour les Con-

iv INTRODUCTION.

tes. On assure même, que le Recueil des Contes de Schéhérazade, que son auguste Grand-Pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le seul Livre qu'il eut jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes ornent l'esprit, & quelque agréables, ou quelque sublimes que soient les connoissances & les idées qu'on y puise, il est dangereux de ne lire que des Livres de cette espece. Il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au dessus des préjugés, & qui connoissent le vuide des Sciences, qui sçachent combien ces sortes d'ouvrages sont utiles à la société; & combien l'on doit d'estime, & même de vénération aux gens qui ont assez de génie pour en faire, & assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les Contes renferment, les grands

INTRODUCTION. ▼

traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment , & les idées riantes dont ils sont toujours remplis , ne prennent point sur le vulgaire de qui l'on ne peut acquérir l'estime , qu'en lui donnant des choses qu'il n'entende jamais , mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Schah-Baham est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il sçut l'origine de la féerie , aussi-bien que s'il eut été de ces temps là ; que personne ne connut plus particulièrement le célèbre Pays du Ginnistan , ne fut plus instruit sur les fameuses Dynasties des premiers Rois de Perse , & qu'il fut sans contredit l'homme de son siècle , qui possédât le mieux l'Histoire de tous les événemens qui ne sont jamais arrivés , on le faisoit passer pour le Prince du monde le plus ignorant.

Il est vrai qu'il narroit avec si peu

vi INTRODUCTION.

de graces , (chose d'autant plus désagréable qu'il narroit toujours) qu'il étoit impossible qu'il n'ennuyât pas un peu : sur-tout n'ayant jamais pour Auditeurs que des femmes & des Courtisans : personnes qui , communement aussi délicates que superficielles , s'attachent plus à l'élégance des tours , qu'elles ne sont frappées de la grandeur & de la justesse des idées. C'est sans doute d'après ce que l'on pensoit de Schah-Baham dans sa propre Cour que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Faraïki , Auteur Contemporain de ce Prince , nous l'a dépeint dans sa grande Histoire des Indes tel qu'on va le voir ci-dessous ; c'est à l'endroit où il parle des Contes.

Schah-Baham , premier du nom , étoit un Prince ignorant & d'une mollesse achevée. On ne pouvoit pas avoir moins d'esprit ; & , (ce qui est assez ordinaire à ceux qui par cet endroit lui ressemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage.

INTRODUCTION. vii

Il s'étonnoit toujours de ce qui est commun, & ne comprenoit jamais bien que les choses absurdes & hors de toute vraisemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne lui arrivât pas une seule fois de penser ; à peine en tout un jour, lui arrivoit-il de se taire une minute. Il disoit pourtant de lui modestement, qu'à l'égard de vivacité d'esprit, il n'y prétendoit pas ; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir son pareil.

Aucun des plaisirs qui sont dépendans de l'esprit, ne touchoit le Sultan : tout exercice, quel qu'il fut, lui déplaisoit ; & cependant il n'étoit pas désœuvré. Il avoit des oiseaux, qui ne laissoient pas de l'amuser beaucoup ; des Perroquets qui, graces aux soins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes Perroquets des Indes, sans compter des Singes auxquels il donnoit une assez grande partie de son temps ; & ses femmes, qui

viii *INTRODUCTION.*
après tous les animanx de sa Ménagerie, lui paroïssent fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occupations, & des plaisirs aussi variés, il fut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusqu'à ces Contes fameux, objets perpétuels de son étonnement & de sa vénération, & dont il étoit défendu sur peine de la vie, de faire la critique; qui à force de lui être connus, ne lui fussent devenus insipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusques dans l'appartement de ses femmes, où il passoit une partie de sa vie à les voir broder, & faire des découpures: arts pour lesquels il avoit une estime singulière, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & auxquels il voulut enfin que tous ses Courtisans s'appliquassent.

Il récompensoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eut

INTRODUCTION. ix

dans tout l'Empire quelqn'un qui les négligeât. Broder ou découper, étoient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs : Le Sultan ne connoissoit aucune autre espece de mérite ; ou du moins ne doutoit pas qu'un homme, qui avoit de pareils talens, n'eut à bien plus forte raison tous ceux qu'il faut pour être un bon Général, ou un excellent Ministre. Pour prouver à quel point il en étoit persuadé, il avoit élevé à la place de premier Vizir un de ces Courtisans désœuvrés, de ceux qui ne sçachant à quoi employer leur temps, le passent à ennuyer les Rois de la leur. Celui-ci, qui avoit été long-temps confondu dans la foule, se trouva heureusement pour lui un des premiers Découpeurs du Royaume, lorsqu'il plut à Schah-Baham de révéler la découpure ; & sans être comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la supériorité de ses talens l'hon-

INTRODUCTION.

neur éclatant de découper auprès de son Maître, & la première place de l'Empire.

Entre toutes les femmes du Sultan, on distinguoit la Sultane-Reine, qui par son esprit, faisoit les délices de ceux qui, dans une Cour aussi frivole, avoient encore le courage de penser & de s'instruire. Elle seule y connoissoit & y soutenoit le mérite, & le Sultan lui-même osoit rarement n'être pas de son avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ses goûts ni ses plaisirs : il se contentoit, lorsqu'elle le railloit sur ses Singes & sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle étoit caustique, défaut que les fots ne manquent jamais de trouver aux gens d'esprit.

Un jour Sciah-Baham étant avec toute sa Cour dans l'appartement de ses femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit : Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je

INTRODUCTION. xj

m'endors ; nous ne disons mot. Oh ! je voudrois de la conversation, moi !

Eh ! de quoi voulez vous qu'on vous parle, demanda la Sultane ? Que sçai-je, reprit-il ? suis-je fait pour deviner cela ? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît ? Sçavez-vous bien que vous n'avez pas à beaucoup près tant d'esprit que vous vous en croyez ; que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près de quelques bons mots, que les trois quarts du temps je n'entends seulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus stérile ? Pensez-vous, par exemple, que si la Sultane Schéhérazade vivoit encore, & qu'elle fut ici, elle ne nous fit pas d'elle-même, & sans en être priée par ma Tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde ? Mais vraiment, à propos d'elle, je pen-

xij *INTRODUCTION.*

se une chose ! Quelque mémoire qu'elle eut, il est impossible qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris ; que quelqu'un ne sçache pas précisément ceux qu'elle avoit oubliés ; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en fasse pas. Cela n'est pas douteux, Sire, dit le Vizir ; & je puis assurer Votre Majesté, que non seulement j'en sçais, mais que j'ai même le talent d'en faire de si bizarres, que ceux de feu Madame votre grand-mere n'ont rien qui les puisse surpasser.

Vizir, Vizir, dit le Sultan, c'est beaucoup dire ! ma grand-mere étoit une personne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des contes ! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte est le chef-d'œuvre de l'esprit humain ? Et cependant quoi de plus absurde ? Qu'est-ce qu'un Ouvrage (s'il est

INTRODUCTION. xiiij

vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom ; (Qu'est-ce , dis-je , qu'un Ouvrage , où la vraisemblance est toujours violée , & où les idées reçues sont perpétuellement renversées ; qui s'appuyant sur un faux & frivole merveilleux , n'emploie des extraordinaires , & la toute-puissance de la Féeerie ; ne bouleverse l'ordre de la nature & celui des élémens , que pour créer des objets ridicules , singulièrement imaginés , mais qui souvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création ? Trop heureux encore , si ces misérables fables ne gâtoient que l'esprit , & n'alloient point , par des peintures trop vives , & qui blessent la pudeur , porter jusques au cœur des impressions dangereuses ?

Propos de *Caillette* , dit gravement le Sultan , grands mots qui ne signifient rien : ce que vous venez de dire , a d'abord l'aire d'être beau ; il saisit , il faut l'avouer ; mais avec

xiv INTRODUCTION.

avec le secours de la réflexion, il est impossible que.... au fond, il ne s'agit ici que de sçavoir si vous avez raison ; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas : car ce n'est pas pour faire le bel esprit, assurément ; mais puisque qu'un conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un Conte ne soit pas une chose frivole. Ce ne sera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut être une bête. D'ailleurs, c'est-à-dire par parenthèse, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse, j'entends par là une de ces choses.... que je dirois bien, si c'étoit de cela qu'il fut question.... mais parlons de bonne foi ; que nous importe, après tout ? Je soutiens, moi, que j'aime les Contes, & qu'au surplus je ne les trouve plaisans que quand ils sont, ce qu'on appelle entre gens sensés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité...

INTRODUCTION. xv

Si vive ! au reste , j'entends , je comprends bien : c'est comme si vous me disiez que vous sçavez des contes , & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je pensois que pour rendre les jours moins longs , il faudroit que chacun de nous racontât des histoires , quand je dis des histoires , je m'entends bien ! Je veux des événemens singuliers , des Fées , des Talismans : car ne vous y trompez pas , au moins ! il n'y a que cela de vrai. Eh bien ! nous convenons donc tous de faire des Contes ? Mahomet veuille m'assister ! mais je ne doute pas que même sans son secours , je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit ; & la raison de cela , c'est que je sors d'une maison où l'on n'ignore pas que l'on en sçait faire , & sans vanité d'assez bons.

Au reste , comme je suis sans partialité quelconque , je déclare que l'on parlera chacun à son tour ; que ce sera le sort qui décidera les

xvj *INTRODUCTION.*

places , & non ma volonté ; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des Contes , & chaque jour on parlera une demi-heure , plus ou moins , selon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles , il fit tirer au sort toute sa Cour : malgré les vœux du Vizir , il tomba sur un jeune Courtisan qui , après en avoir reçu la permission du Sultan , commença ainsi.





LE SOPHA,

CONTE MORAL,

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le moins ennuyeux du Livre.

IRE, votre Majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même Loi qu'elle, & que je ne reconnois pour Dieu que Brama.

Quand je le sçaurois, dit le Sultan, qu'est-ce que cela feroit à vo-

LE S O P H A ;
tre conte ? Au reste , ce sont vos
affaires : tant pis pour vous si vous
croyez Brama , il vaudroit mieux
cent fois , que vous fussiez Maho-
métan. Je vous le dis en ami , n'al-
lez pas croire au moins que ce soit
pour faire le Docteur ? car , au fond ,
cela ne m'importe guères. Après.

Nous autres sectateurs de Bra-
ma , nous croyons la métempficô-
se , continua Amanzéi , (c'est le
nom du conteur (c'est-à-dire ;
pour ne point embarrasser mal-à-
propos votre Majesté , que nous
croyons qu'au sortir d'un corps
notre Ame passe dans un autre &
ainsi successivement , tant qu'il plaît
à Brama , ou que notre ame soit
devenue assez pure pour être mise
au nombre de celles qu'enfin il ju-
ge dignes d'être éternellement heu-
reuses.

Quoique le Dogme de la métem-
pficôse soit parmi nous générale-
ment établi , nous n'avons pas tous
les mêmes raisons pour le croire cer-

CONTE MORAL.

tain , puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur Ame. Il arrive ordinairement qu'au sortir du corps où une Ame étoit emprisonnée , elle entre dans un autre , sans conserver aucune idée , soit des connoissances qu'elle avoit acquises , soit des choses auxquelles elle a eu part.

Ainsi , nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous & nous recommençons une nouvelle carrière avec une Ame aussi neuve , & aussi susceptible d'erreurs & de vices , que lorsque Brama la tira , pour la première fois , de cet immense tourbillon de feu , dont , en attendant sa destination , elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brama , & je doute qu'ils aient raison. Nos ames destinées pendant une longue suite de siècles , à passer de corps en corps , seroient presque

LE SOPHA,

toujours malheureuses, si elles se souvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un Roi, se trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misere rend plus à plaindre encore, que les animaux les plus vils, ne soutiendrait pas, sans désespoir, sa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses, ou élevé au rang suprême, s'il se souvenoit de n'avoir été qu'un insecte, pourroit abuser moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, on peut croire à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre, leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à

CONTE MORAL.

leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'Ame d'ailleurs, se trouveroit nécessairement surchargée du grand nombre d'idée qui lui resteroient de ces vies précédentes; & plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle seroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'Univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher Ami, dit alors le Sultan, Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire. Sire, répondit Amanzéi, ce sont des réflexions préliminaires; qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, répliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la Morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi; il me reste cependant

6 **L E S O P H A,**
à dire à votre Majesté , que Brama
permet quelquefois que nous nous
souvenions de ce que nous avons
été , sur-tout quand il nous a infligé
quelque peine singuliere ; & ce
qui le prouve , c'est que je me sou-
viens parfaitement d'avoir été So-
pha.

Un Sopha ! s'écria le Sultan , al-
lons , cela ne se peut pas. Me pre-
nez-vous pour un Autruche , de
me faire de ces contes là ? J'ai en-
vie de vous faire un peu brûler ,
pour vous apprendre à me dire &
affirmativement de pareilles bali-
vernes.

Votre clémenté Majesté a de l'hu-
meur aujourd'hui , dit la Sultane :
il est dans son auguste caractere de
ne douter de rien , & elle ne veut
pas croire qu'un homme ait pu être
Sopha. Cela n'est pas relatif à ses
idées ordinaires.

Croyez-vous , répliqua le Sul-
tan , terrassé par l'objection ? Il me
semble pourtant que je n'ai pas tort.

CONTE MORAL. 7

Ce n'est pas cependant que je ne pousse . . . Mais , parbleu , j'ai raison. Je ne saurois en conscience croire ce que dit Amanzéi : est-ce donc pour rien que je suis Musulman ?

A merveille , répondit la Sultane : hé bien ? écoutez Amazéi , & ne le croyez pas. Ah oui ! reprit le Sultan , ce ne fera point parce que la chose est incroyable , qu'il faudra que je ne la croie pas , mais , parce que , fut-elle vraie , je ne dois pas la croire. Je comprends bien , cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha , mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé , dites-moi , étiez-vous brodé ?

Oui , Sire , répondit Amanzéi , le premier Sopha dans lequel mon Ame entra , étoit couleur de rose , bordé d'argent. Tant mieux , dit le Sultan , vous deviez être un assez beau meuble. Enfin , pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? quel étoit le fin de

L E S O P H A ,
cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me
passe.

C'étoit répondit Amanzéi, pour
punir mon ame de ses déréglemens.
Dans quelque corps qu'il l'eut mise,
il n'avoit pas eu lieu d'en être con-
tent ; & sans doute il crut m'hu-
milier plus en me faisant Sopha ,
qu'en me faisant reptile.

Je me souviens qu'au sortir du
corps d'une femme, mon ame entra
dans celui d'un jeune homme. Com-
me il étoit minaudier, coquet, tra-
cassier, médifant, grand connois-
seur en bagatelles, uniquement oc-
cupé de ses habits, de sa toilette,
& de mille autres petits riens, à
peine s'apperçut-elle qu'elle eut
changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit
Schah-Baham, sçavoir un peu ce
que vous faisiez pendant que vous
étiez femme ; cela doit faire un dé-
tail fort curieux. J'ai toujours cru
que les femmes avoient de singulie-
res idées. J'en sçais si je me fais bien.

C O N T E M O R A L. 9

entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

Peut-être, répondit Amanzéi, serions-nous plus éclairés là-dessus, si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que lorsque j'étois femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment seul me les faisoit naître, qui cherchoient des raisons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétoient jamais. J'étois vraie, dans le temps que je passois pour fausse; on me croyoit coquette, dans l'instant que j'étois tendre; j'étois sensible, l'on imaginoit que j'étois indifférente. On me donnoit presque toujours un caractère qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même emportée

par mon indiscretion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je decouvrois les secrets les plus caches de ma vie, ou les sentimens les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croiyoient le plus, ou qui me faisoient le mieux; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans cesse, & croiyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoit définie à leur gré.

Oh! je le sçavois, dit le Sultan, on ne connoît jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-temps, pour moi, que j'y ai renoncé; mais laissons là cette matière, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois sçavoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

CONTE MORAL. II

Il ne m'est resté de ce que je faisois alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me souviens le plus, c'est que j'étois galante dans ma jeunesse, que je ne sçavois ni haïr, ni aimer ; que née sans caractère, j'étois tour à tour ce qu'on vouloit que je fusse, ou ce que mes intérêts & mes plaisirs me forçoient d'être ; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, & qu'enfin je mourus en m'occupant malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amusé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha, que Brahma prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette espece. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés, moins sans doute pour adoucir l'horreur de mon sort, que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carrière, que quand deux personnes se

donneroient mutuellement & sur moi leurs prémices.

Voilà , s'écria le Sultan , bien du galimatias , pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela ? demanda la Sultane Pourquoi pas ? reprit-il , j'aime assez les choses claires. Cependant si vous n'êtes pas de mon avis , je consens qu'Amanzéi soit aussi obscur qu'il le voudra. Graces au Prophète ! il ne le fera jamais pour moi.

Il me restoit assez d'idées , & de ce que j'avois fait , & de ce que j'avois vu , continua Amanzéi , pour sentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie , me retenoit pour long-temps dans le meuble qu'il m'avoit choisi pour prison ; mais la permission qu'il me donna de me transporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha , calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie , une variété qui

CONTE MORAL. 13

devoit me la rendre moins ennuyeuse ; d'ailleurs , mon Ame étoit aussi sensible aux ridicules d'autrui que l'orsqu'elle animoit une femme , & le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets , & d'être entiers dans les choses que l'on croiroit les plus cachées , la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon Arrêt , il transporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'Ouvrier alloit livrer à une femme de qualité qui passoit pour être extrêmement sage ; mais s'il est vrai qu'il y ait peu de Héros pour les gens qui les voyent de près , je puis dire aussi , qu'il y a pour leur Sopha bien peu de femmes vertueuses.



CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN Sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la Dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet séparé du reste de son Palais, & où, disoit-elle, elle n'alloit souvent que pour méditer sur ses devoirs, & se livrer à Brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fut somptueux, ni que rien y parut trop recherché; tout y sembloit au premier coup d'œil, plus noble que galant, mais à le considérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin

CONTE MORAL. 15

que l'austérité n'invente pas, & dont elle n'est pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaye pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de temps après que je fus dans le cabinet, ma Maîtresse entra, elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, & d'un air froid & distrait, elle renvoya l'Ouvrier. Aussi-tôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre & sévère s'ouvrit; je vis un autre maintien, & d'autres yeux, elle m'effaya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue sans témoins, ne m'ôtoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je sçavois que ces ames que l'on croit si parfaites, ont toujours

un vice favori, souvent combattu ; mais presque toujours triomphant ; qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs, qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité, & qu'enfin elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation, que dans le repentir. Je conclus de cela, que Fatmé étoit paresseuse, & je me serois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La première chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort secrètement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux, elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étoient fastueusement étalés ; elle y prit aussi un livre qu'elle jeta sur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzéi ;

CONTE MORAL. 17

interrompir le Sultan, étoit-elle jolie, votre femme raisonnable ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroïsoit. On sentoît même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les désirs, elle auroit pu ne céder à personne. Ses traits étoient beaux, mais sans jeu, sans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, sans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une physionomie vertueuse. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fut bien faite, elle se tenoit mal ; & si elle marchoit noblement, c'est parce qu'une démarche lente & posée convient à des personnes occupées des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure n'alloit pas jusques à cette négligence, qui rend presque toujours les vertueuses dé-

goûtantes : ses habits étoient simples , de couleurs obscures ; mais dans leur modestie on trouvoit de la noblesse & du choix : elle avoit même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille , & sous l'attrail de l'austérité il étoit aisé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier , ne me parut pas être celui qui l'intéressoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions , composées par un Bramine. Soit qu'elle crut avoir assez de celles qu'elle faisoit elle-même , ou que celles là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent , elle ne daigna pas en lire deux , & quitta bientôt ce livre , pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire secrète , & qui étoit un Roman dont les situations étoient tendres , & les images vives. Cette lecture me paroissoit si peu devoir être celle de

C O N T E M O R A L. 19

Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je, en moi-même, elle veut s'éprouver, & sçavoir jusques à quel point son ame est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faisoit agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ses yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout événement de l'ouvrage du Bramine; sans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que malgré la noblesse

de sa phifionomie , & la richesse de ses vêtemens , je le pris d'abord pour un des Efclaves de Fatmé. Elle le reçut avec tant d'aigreur , lui parla fi durement , parut fi choquée de fa présence , fi ennuyée de ses discours , que je commençai à croire que cet homme si maltraité , ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta longtemps , & avec aigreur , les instantes prieres qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle , & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commençoit fans cesse. Ce mari , le plus malheureux de tous les époux d'Agra , reçut cette impatiente correction , avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé , n'étoit pas la seule chose qui le rendit si docile ; Fatmé étoit belle , & quoiqu'elle parut se soucier peu d'inspirer des désirs , elle en inspiroit pourtant. Quelque peu ai-

CONTE MORAL. 21

mable qu'elle voulut paroître aux yeux de son mari , elle éveilla sa tendresse L'amant le plus timide , & qui parleroit d'amour pour la première fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus , seroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement & respectueusement de répondre à son ardeur , elle s'en défendit long-temps de mauvaise grace , & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qu'il auroit pu lui faire penser qu'elle n'avoit pas , pour ce qu'il exigeoit d'elle , la plus forte répugnance , je crus m'apercevoir qu'elle étoit moins insensible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent , elle prit un air plus attentif , elle soupira , & quoiqu'avec nonchalance , elle devint moins oisive. Ce n'étoit cependant pas son mari qu'elle aimoit. Je ne

ſçai quelles étoient alors les idées de Fatmé; mais, ſoit que la reconnoiſſance la rendît plus douce, ſoit qu'elle voulut engager ſon mari à de nouvelles attentions, des propos aſſez tendres, quoique graves & meſurés, ſuccederent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il eſt apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché, & il ne l'eſt pas moins que ſa froideur, ou ſa diſtraction déplurent à Fatmé. Inſenſiblement elle engagea une querelle, elle vit dans un inſtant à ſon mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas! Quelle débauche! Quelle diſſipation! Quelle vie! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que malgré toute ſa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé ſe facha de ſon départ, le trouble de ſes yeux, moins obſcur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par ſon abſence qu'elle

CONTE MORAL. 23

auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensoit là dessus.

Que cette femme ! l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssent toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions, se croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit rassuré de gens, s'ils avoient pu comme moi, la voir dans la solitude & la liberté du Cabinet.

Où d'ailleurs, dit le Sultan, est-ce que c'étoit une femme, qui dans le fond comme il y en a qui font semblant C'est que cela arrive, au moins ? Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire, Vous m'entendez bien, je pense ?

A la façon dont sa Majesté s'expli-

que , reprit Amanzéi , il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle désire , & fans vouloir me vanter de trop de finesse , j'ose croire que je l'ai pénétrée.

Oui , dit le Sultan , en riant , eh bien voyons un peu , qu'est-ce que je pensois ?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître , répondit Amanzéi. C'est cela , ou je meure , interrompit le Sultan , continuez , vous avez réellement bien de l'esprit.

Fatmé , en apparence , fuyoit les plaisirs , continua Amanzéi , & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de sûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes , qui ayant donné leur jeunesse à l'éclat , à la dissipation , aux jeunes gens que le caprice met à la mode , quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure , & après avoir été longtemps la honte & le mépris de leur siècle , veulent en devenir l'exem-

C O N T E M O R A L. 25

ple & l'ornement ; plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles afflichent leurs vices. Non , Fatmé avoit été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent aux femmes , la nécessité de se déguiser , & le désir de se faire estimer ,) désir qui n'est pas toujours le premier qu'elles conçoivent (elle avoit senti de bonne heure qu'il est impossible de se dérober aux plaisirs , sans vivre dans les plus cruels ennuis , & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement , sans s'exposer à une honte , & à des dangers qui les rendent toujours amers , Dévouée à l'imposture dès sa plus tendre jeunesse , elle avoit moins songé à corriger les penchans vicieux de son cœur , qu'à les voiler sous l'apparence de la plus austère vertu. Son ame , naturellement Dirai-je voluptueuse ! Non , ce n'étoit pas le caractère de Fatmé : son

ame étoit portée aux plaisirs : peu délicate , mais sensuelle , elle se livroit au vice , & ne connoissoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore 20 ans , il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée , & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui séduit ordinairement les femmes , ne prenoit rien sur elle ; une figure aimable , beaucoup d'esprit , lui inspiroient peut-être des désirs ; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ses passions étoient choisis parmi des gens non suspects engagés par leur genre de vie à taire leurs plaisirs , ou entre ceux que la bassesse de leur état dérobe aux soupçons du public , que la libéralité séduit , que la crainte retient dans le silence , & qui dévoués en apparence aux plus vils emplois , quelquefois n'en paroissent pas moins propres aux plus doux mystères de l'amour. Fatmé , au reste , méchante , colere , orgueilleuse , s'abandonnoit sans danger à son caractère , il n'y en avoit même

C O N T E M O R A L. 27

pas un défaut qu'elle n'eut fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égards, sans foi, sans amitié, le zèle pour Brama, le chagrin que lui causoient le dérèglement des autres, le désir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ces vices. C'étoit toujours à si bonne fin, qu'elle nuisoit ! Elle étoit si saintement vindicative ! Son ame étoit si pure ! Quel moyen de soupçonner un cœur si droit, si sincère, d'être conduit dans ses haines, par quelque motif qui lui pût être personnel ?

C H A P I T R E III.

Qui contient des faits peu vraisemblables.

Après le départ de son mari, Fatmé alloit reprendre sa lecture lorsqu'un vieux Bramine, suivi de deux vieilles femmes, dont il

se disoit consolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé se leva, & les reçut d'un air si modeste, si recueilli, qu'il étoit impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de se prosterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il me faisoit de lui-même ; il paroissoit si content de ce qu'elle faisoit pour lui, si persuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impossible de ne pas rire en moi-même de la sotte vanité de ce ridicule personnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des personnes d'un si rare mérite, la conversation ne fut pas aux dépens d'autrui. Ce n'est point que les gens qui vivent dans la dissipation, ne médissent souvent ; mais plus occupés des ridicules que des vices, la médisance n'est pour eux qu'un amusement, & ils ne sont point assez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours

CONTE MORAL. 29

l'intention de nuire , ou du moins leur légèreté & le goût des plaisirs ne leur permettent , ni de la conserver long-temps , ni de songer à la mettre à profit. Cette façon aigre & pesante de parler mal des autres , & qu'on trouve si nécessaire pour les corriger , qui sans cette vue même , paroîtroit si condamnable , leur est inconnue ; ils. . . . Aurez-vous bientôt fait , interrompit le Sultan en colère ? Ne voilà t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis ? Mais , Sire , répondit Amanzéi , il y a des occasions où elles sont indispensables. Et moi , je prétens , répliqua le Sultan , que cela n'est pas vrai ; & quand cela seroit... En un mot , puisque c'est à moi qu'on fait des contes , j'entends qu'on les fasse à ma fantaisie. Divertissez-moi , & trêve , s'il vous plaît , de toutes ces morales qui ne finissent point , & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur , mais parbleu , j'y mettrai bon ordre , & je

30 **LE SOPHA,**
jure foi de Sultan , que je tuerai le premier qui osera me faire une réflexion. Nous verrons à présent comment vous vous en tirerez.

En me préservant des réflexions , répondit Amanzéï , puisqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majesté. Fort bien cela , dit le Sultan , allez.

Jamais on n'est sensible au plaisir de dire mal des autres , qu'on ne le soit aussi à celui de parler bien de soi-même. Fatmé & les personnes qui étoient chez elle , avoient trop de raison de s'estimer beaucoup , pour ne pas mépriser tous ceux qui ne leur ressembloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit nécessaire pour jouer , elles commencerent un conversation qui ne démentit point leur caractère. Le vieux Bramine cependant , dit du bien d'une femme que Fatmé connoissoit , & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choses contre lesquelles elle se déchaînoit , l'amour étoit

C O N T E M O R A L. 13

ce qui lui paroiffoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eut-elle d'ailleurs les qualités les plus eftimables, rien ne pouvoit la fauver de la haine de Fatmé; mais qu'elle eut les vices les plus deshonorans & les plus odieux, & qu'on put ne pas nommer fon amant, c'étoit pour elle une perfonne respectable, & dont on ne pouvoit aflez révéler la vertu.

La femme que le Bramine louoit étoit malheureufement pour elle, dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le Bramine fe défendit fur ce qu'il ignoroit qu'elle eut des mœurs fi condamnables, & Fatmé l'inſtruiſit charitablement des raifons qui la lui faifoient méprifer.

Je ne doute pas Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreufe, & portée au bien comme vous l'êtes,

vous ne soyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami , cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte , Nahami lassée de ses erreurs , vient tout d'un coup de quitter le monde , elle ne met plus de rouge. Hélas ! s'écria Fatmé , qu'elle est louable , si ce retour est sincere ! Mais , Madame , vous êtes bonne , & les personnes de votre caractère sont facilement trompées ; je le sens par moi-même , quand on est né avec cette droiture de cœur , cette candeur que vous avez , on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout , c'est un beau défaut que de juger trop bien des autres. Mais , pour revenir à Nahami , je ne sçaurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame , toute entiere au monde , elle n'en ait pas abjuré sincèrement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que

CONTE MORAL. 33

les vices, & souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour imposer au monde sur des déréglemens auxquels on est encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah-Baham en bâillant, cette conversation m'est mortelle; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conscience, cela ne vous ennuie-t-il pas vous-même? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir pouffé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle put aller, on revint aux médisances générales, & j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Ensuite on se loua, on se mit tristement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice possible, & l'on sortit.

J'étois sur les épines, dit le Sultan, vous venez de m'obliger con-

fidérament. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas , ces gens là ? Oui , Sire , répondit Amanzéi. Eh bien , reprit le Sultan , pour vous prouver que je sçai récompenser les services qu'on me rend , je vous fais Émir ; d'ailleurs , c'est que vous brodez bien , vous travaillez avec ardeur , je crois que vous sortirez bien de votre conte , enfin..... Tout cela me fait plaisir ; & puis il faut encourager la mérite.

Le nouvel Emir , après avoir rendu graces au Sultan , poursuivit ainsi : Malgré l'air affable de Fatmé , je crus m'appercevoir que la visite de ces trois personnes avoit fait sur elle le même effet que sur Votre Majesté , & que si elle en eut été la maîtresse , elle auroit employé sa journée à d'autres amusemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Aussi-tôt qu'elles furent sorties , Fatmé se mit à rêver profondément mais sans tristesse : ses yeux s'attendrirent , ils errèrent languissamment
dans

CONTE MORAL. 35

dans le cabinet, il sembloit qu'elle désirât vivement quelque chose qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella.

A sa voix, un jeune esclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, se presenta. Fatmé le fixant avec des yeux où regnoit l'amour & le désir, parut cependant irrésolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin, viens, nous sommes seuls, tu peux sans danger te souvenir que je t'aime, & me prouver ta tendresse.

Dahis à cet ordre, quittant l'air respectueux d'un Esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de désirs, ne connoissant point l'art de les satisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien, mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant, &

pour Fatmé qui ne cherchoit pas l'amusement, c'étoit quelque chose de plus nécessaire. Dahis louoit grossièrement; mais le peu de finesse de ses éloges, ne déplaisoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspiroit des désirs, croyoit toujours être louée assez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve avec laquelle elle s'étoit forcée avec son mari. Moins fidèle aux sévères loix de la décence, ses yeux brillèrent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres, & les plus ardentes caresses; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentoit, elle se livroit à tout son trouble. Plus tranquille, elle faisoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance, & que de lui-même il n'auroit pas désirées.

Dahis cependant paroiffoit peu touché; fes yeux s'arrêtoient ftupidement fur les objets que la facile Fatmé leur préfentoit, c'étoit machinalement qu'ils faifoient imprefion fur lui; fon ame groffiere ne fentoit rien, le plaisir ne pénétroit même pas jufqu'à elle; pourtant Fatmé étoit contente. Le f Silence de Dahis, & fa ftupidité ne choquoient point fon amour propre; & elle avoit de trop bonnes raifons, pour croire qu'il étoit fenfible à fes charmes, pour ne pas préférer fon air indifférent aux éloges les plus outrés, & aux plus fougueux transports d'un Petit-Maitre.

Fatmé, en s'abandonnant aux défirs de Dahis, annonçoit affez qu'elle avoit auffi peu de délicateffe que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendres riens que la fineffe de l'ame, & la politeffe des manieres rend fupérieurs aux plaisirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis sortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces personnes malheureuses, qui ne pensant jamais rien, n'ont jamais aussi rien à dire, & qui sont meilleures à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amusemens de Fatmé m'eussent donnée d'elle, j'avoueraï qu'après la retraite de Dahis, je crus que ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en sortiroit bientôt, je me trompois : c'étoit sur ce genre de méditation, une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit toute aux réflexions dont Dahis lui avoit fourni si ample matière, lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine sérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de

C O N T E M O R A L. 39

Bramine, peu fait pour les graces, il étoit aisé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude, aussi étoit-il le Bramine d'Agra le plus recherché, le plus consolant, & le plus employé. Il parloit si bien, disoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il insinuoit dans les ames le goût de la vertu; le moyen sans lui de ne pas s'égarer! Voilà ce qu'en public on disoit de lui; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'une air doucereux & empesé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modèles, & le Bramine perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd-

40 L E S O P H A ,
d'hui plus belle que les Etrés heureux destinés au service du Brama. Vous élevez mon ame à un extase qui a quelque chose de céleste , & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé , d'un air languissant , lui répondit sur le même ton , & le Bramine n'en changeant point , il s'établit entr'eux une conversation fort tendre , mais où l'amour parloit une langue bien étrangere , & en apparence , bien peu faite pour lui. Sans leur actions , je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé , qui naturellement faisoit assez peu de cas de l'éloquence , & qui , quoi qu'elle en dît , n'estimoit pas beaucoup celle du Bramine même , fut la premiere à s'ennuyer du sentiment. Le Bramine à qui il ne plaisoit pas plus qu'à elle , le quitta bientôt aussi , & cette conversation si fade , si douceuse , finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé ,

C O N T E M O R A L. 41

en faisant les mêmes choses ,étoit plus soigneuse des dehors. Elle vouloit & paroître délicate , & que le Bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le Bramine , qui pour le caractère & la figure , ressembloit assez à Dahis , ne lui fut inférieur en rien , & mérita tous les complimens que lui prodiguoit sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendresse ce qu'elle avoit exigé d'eux , ils tournerent la vertu en ridicule , s'entretinrent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres , & se firent mutuellement des leçons d'hypocrisie. Ces deux odieuses personnes se séparèrent enfin , Fatmé alla désespérer son mari , & faire parade de ses mortifications.

Pendant que je fus chez elle , je ne lui connus point d'autres façons d'amuser ses loisirs , que celles que j'ai racontées à Votre toujours auguste Majesté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que seule avec son Bramine, elle se livroit à ses transports, son mari que le hazard conduisit à la porte du cabinet, entendit des soupirs, & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laissoient si peu imaginer ses amusemens particuliers, que je doute que son mari devinât d'abord de qui partoient les soupirs, & les étranges paroles qui venoient de frapper ses oreilles.

Soit enfin qu'il crut reconnoître la voix de Fatmé, soit que la curiosité seule lui fit désirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureusement pour Fatmé, la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un seul coup.

Le spectacle qui frappa ses yeux, le surprit au point que sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instans, douter de

CONTE MORAL. 43

ce qu'il voyoit , & ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. Perfides ! ſ'écria-t-il enfin , recevez le châtiment du à vos vices , & à votre hypocrifie.

A ces mots , ſans écouter ni Fatmé ni le Bramine , qui s'étoient précipitée à ſes pieds , il les fit expirer ſous ſes coups. Quelqu'affreux que fut ce ſpectacle , il ne me touchapas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort , pour qu'ils puffent être plaints , & je fus charmé qu'une auffi terrible catastrophe apprît à tout Agra , ce qu'avoient été deux perſonnes qu'on y avoit ſi longtemps regardées comme des modèles de vertu.



C H A P I T R E IV.

Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n'eut pas prévues.

Après la mort de Fatmé, mon ame prit son essor, & vola dans un Palais voisin, où tout me parut à-peu-près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le fond pourtant, on y pensoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la Dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu sensées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie, comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule. Elle étoit jeune & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu, que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A son air simple & modeste, au soin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions

C O N T E M O R A L. 45

& de les cacher , à la paix qui sem-
bloit regner dans son cœur , on de-
voit croire qu'elle étoit née ce
qu'elle paroissoit. Sage sans con-
trainte & sans vanité , elle ne se fai-
soit ni une peine , ni un mérite de sui-
vre ses devoirs. Jamais je ne la vis un
moment , ni triste , ni grondeuse ,
sa vertu étoit douce & paisible , elle
ne s'en faisoit pas un droit de tour-
menter , ni de mépriser les autres ,
& elle étoit sur cet article beaucoup
plus réservée que ne le sont ces
femmes qui ayant tout à se repro-
cher , ne trouvent cependant per-
sonne exempt de reproche. Son es-
prit étoit naturellement gai , & elle
ne cherchoit pas à en diminuer l'en-
jouement. Elle ne croyoit pas sans
doute , comme beaucoup d'autres ,
qu'on n'est jamais plus respectable
que lorsqu'on est fort ennuyeux.
Elle ne médisoit point & n'en sça-
voit pas moins amuser. Persuadée
qu'elle avoit autant de foibleffes que
les autres , elle sçavoit pardonner

à celles qu'elle leur découvroit. Rien ne lui paroissoit vicieux ou criminel que ce qui l'est effectivement. Elle ne se défendoit pas les choses permises, pour ne se permettre, comme F'atmé, que celles qui sont défendues. Sa maison étoit sans faste, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra se faisoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une femme d'un aussi rare caractère, tous la respectoient, & malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étois, lorsque j'entrai chez cette Dame, si rempli encore de la fausseté de F'atmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fit les mêmes choses, & je confondis au premier coup d'œil, la femme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un Esclave, ou un Bramine, sans croire qu'on me mettroit de la conversation, & je fus long-temps étonné d'y être toujours compté pour rien.

CONTE MORAL. 47

L'oisiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maison , m'enuya enfin , & persuadé que ce seroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matiere à observations, je quittai le Sopha de cette Dame, charmé d'être convaincu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuses, mais désirant assez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame , pour varier les spectacles que son état actuel pouvoit lui procurer , ne voulut pas en quittant ce Palais , rentrer dans un autre, & s'abbatit dans une vilaine maison obscure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite Je pénétrai dans une chambre triste , meublée au-dessous du médiocre , & dans laquelle pourtant je fus assez heureux pour rencontrer un Sopha , qui, terni, délabré , témoignoit assez que c'étoit à ses dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut , avant que je sçusse chez qui

j'étois, la première idée qui me vint & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre en effet servoit de retraite à une fille assez jolie, & qui par sa naissance, & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaise compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, composent la bonne. C'étoit une jeune danseuse, qui venoit d'être reçue parmi celles de l'Empereur, & dont la fortune & la réputation n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connut particulièrement presque tous les jeunes Seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés & qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que sans un Intendant des domaines de l'Empereur qui prit du goût pour elle, sa fortune eut si-tôt changé de face.

Abdalathif, c'est le nom de cet Intendant, par sa naissance & par

CONTE MORAL. 49

son mérite personnel , ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal , & depuis sa fortune , il avoit joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulut être poli ; mais persuadé qu'un homme comme lui , honore quelqu'un quand il lui marque des égards , il avoit pris cette politesse froide & sèche des gens d'un certain rang , qu'en eux on veut bien appeller dignité , mais qui dans Abdalathif , étoit le comble de la sottise , & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde , non seulement il l'avoit oublié , mais même , il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre ; il couronnoit ses travers en jouant perpétuellement le Seigneur ; vain & insolent , sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur ; ignoble , & sans goût dans sa magnificence , elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit & moins encore d'é-

ducation , il n'y avoit rien à quoi il ne crut se connoître , & dont il ne voulut décider. Tel qu'il étoit cependant , on le ménageoit , non qu'il put nuire , mais il sçavoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient assidument ses complaisans , & ses flatteurs , & leurs femmes même étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il pouffoit à l'excès , ou de ne rien refuser à ses désirs. Quelque couru qu'il fut dans Agra , il étoit quelquefois bien aise de se délasser des trop grands empressemens des femmes de qualité , & de chercher des plaisirs , qui , pour être moins brillans , n'en étoient pas moins vifs ; & (selon ce qu'il avoit l'insolence de dire ,) souvent guere plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'Empereur devant qui Amine avoit dansé , que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement ,
des

CONTE MORAL. 37

des regards orgueilleux & distraits ; puis en daignant à peine lever les yeux sur elle ; vous n'êtes pas bien ici , lui dit-il , il faut vous en tirer. C'est autant pour moi que pour vous ; que je veux que vous foyez plus convenablement logée. On se moqueroit de moi , si une fille de qui je me mêle , n'étoit pas d'une façon à se faire respecter. Après ces paroles , il s'assit sur moi , & la tirant sur lui brusquement , il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut ; mais comme il avoit plus de libertinage que de désirs , elles ne furent pas excessives.

Amine que j'avois vu haute & capricieuse avec les Seigneurs qui alloient chez elle , loin de prendre avec Abdalathif , des airs familiers , le traitoit avec un extrême respect , & n'osoit même le regarder que quand il paroissoit désirer qu'elle le fit. Vous me plaisez assez , lui dit-il enfin , mais je veux qu'on soit sage. Point de jeune gens , des

52 L E S O P H A ;
mœurs , une conduite réglée ; sans
tout cela , nous ne serions pas long-
temps bons amis. Adieu , petite ,
ajouta-t-il en se levant , demain
vous entendrez parler de moi : vous
n'êtes point meublée , de façon
qu'on puisse aujourd'hui souper
avec vous , j'y vais pourvoir , bon-
jour.

En achevant ces mots , il fortit ,
Amine le reconduisit respectueuse-
ment , & revint sur moi , se livrer
à toute la joie que lui causoit sa
bonne fortune , & compter avec sa
Mere , les diamans & les autres ri-
chesses qu'elle attendoit le lende-
main de la générosité d'Abdala-
thif.

Cette Mere , qui quoique femme
d'honneur , étoit la plus complai-
sante des Meres , exhortoit sa fille
à se conduire sagement dans le bon-
heur qu'il plaisoit à Brama de lui
envoyer , & comparant l'état où
elles étoient , à celui dans lequel elles
alloient se trouver , faisoit mille ré-

CONTE MORAL. 53

flexions sur la providence des Dieux qui n'abandonne jamais ceux qui la méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des Seigneurs qui avoient été amis de sa fille. Combien peut leur amitié vous a-t-elle été utile ! Mon enfant ; lui disoit-elle ; aussi , c'est bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois , vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence , ce qui est un grand vice , ou ce qui ne vaut pas mieux , & vous a donné de grands ridicules , vous vous prenez de fantaisie. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquefois , à Dieu ne plaise ! mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs , qu'on ne néglige sa fortune ; il faut sur-tout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous , peut se livrer quelquefois à l'amour , & malheureusement vous avez donné là dessus matière à bien des propos. Enfin , vous êtes encore bien jeune , & j'espere que cela

34 **L E S O P H A ,**
ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer, des complaisances gratuites. Quand on sçait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Rozane, Atalis, Elzire, elles n'ont pas une foiblesse à se reprocher, aussi Brama a beni leurs conduites. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches ! profitez bien de leur exemple, ce sont des filles bien raisonnables !

Hé oui ! ma Mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y songerai ; mais me conseillerez-vous pourtant de n'être qu'au monstre que j'ai actuellement ! cela est impossible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la Mere, à l'égard de son cœur, on n'en est

CONTE MORAL. 55

pas la maîtresse ; je dis simplement qu'il faut que vous renonciez aux Seigneurs de la Cour , à moins que vous ne les voyiez *incognito* , & qu'ils n'ayent pour vous de meilleures façons , qu'ils n'en ont eues jusques ici. Si vous voulez je leur parlerai , moi. Vous avez Maffoud que vous aimez , c'est un bon choix , il n'est connu de personne , il se prête à tout , vous le faites passer pour votre parent , on le prend pour cela , il n'y a rien à dire. Ce Monsieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres , en vous conduisant avec prudence , il ne se doutera de rien , &... Croyez-vous , ma Mere , interrompit Amine , qu'il me donne des diamans ? Ah ! Oui , il m'en donnera. Ce n'est pas , ajoutoit-elle , que j'aie de la vanité , mais quand on tient un certain rang , on est bien aise d'être comme tout le monde. Là dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seroient désespé-

56 L E S O P H A ,
rées, & des diamans & des belles
robes qu'elle auroit. Idée qui la
flattoit plus que la fortune même.

Le lendemain d'assez bonne heure, un char vint la prendre, & mon Ame curieuse de voir l'usage qu'Amine feroit des conseils de sa Mere, la suivit. On la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant dans un Sopha superbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu personne dans une aussi sotte admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ses yeux. Après avoir curieusement examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un Écrin rempli de diamans, des Esclaves bien vêtus, qui d'un air respectueux s'empressoient à la servir, des Marchands & des Ouvriers qui attendoient ses ordres, tout la

transportoit & augmentoit son yvresse.

Quand elle en fut un peu revenue, elle songea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de Spectateurs. Elle parla à ses Esclaves avec hauteur, aux Marchands & aux Ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fut prêt pour le lendemain au plus tard, se remit à sa toilette, y resta longtemps, & en attendant les magnificences qui lui étoient destinées, se revêtit d'un deshabillé superbe qui avoit été fait pour une Princesse d'Agra, & qu'elle trouva à peine assez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalatif. Vers le soir enfin, il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine se précipita à ses pieds,

58 L E S O P H A ,
bles , le remercia de tout ce qu'il
faisoit pour elle.

J'étois étonné , moi qui jusques
alors avois été en bonne compa-
gnie , de tout ce qui fraploit mes
oreilles. Ce n'étoit pas que je n'euf-
se jamais entendu de sottises , mais
du moins elles étoient élégantes ,
& de ce ton noble avec lequel il
semble presque qu'on n'en dit pas.

C H A P I T R E V.

Meilleur à passer qu'à lire.

A Vant que de s'engager dans
une plus longue conversation.
Abdalathif tira de sa poche une lon-
gue bourse pleine d'or , qu'il jetta
sur une table d'un air négligent.
Serrez ceci , lui dit-il , vous en au-
rez peu de besoin. Je me charge de
toute la dépense de votre maison ,
& de celle de votre personne. Je
vous ai envoyé un Cuisinier , c'est

CONTE MORAL. 59

après le mien , le meilleur d'Agra. Je compte souper souvent ici. Nous n'y ferons pas toujours seuls ; des Seigneurs de mes amis , avec quelques beaux esprits à qui je prête de l'argent , y viendront quelquefois. On y joindra de vos Compagnes , des plus jolies , s'entend ; cela fera des soupers gais , je les aime.

A ces mots , il la conduisit dans le petit cabinet où j'étois , & la Mere d'Amine , cette femme respectable , qui jusques là avoit été présente à la conversation se retira , & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille conversation , dit Amanzéi en s'interrompant , que je rendrai un compte exact à Votre Majesté ; Amine y parut tout-à-fait tendre & vive jusqu'au transport. Abdalathif avoit pris soin de lui dire auparavant que les femmes réservées dans leurs discours , lui déplaisoient & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire , son éducation & les habitudes qu'el-

le avoit contractées , Votre Majesté imagine sans peine , qu'il se tint des propos qu'il seroit difficile de lui rendre , & qui d'ailleurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi cela , demanda le Sultan , peut être les trouverois-je fort bons ? Voyons un peu ? Voyez , dit la Sultane en se levant , mais comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseroient pas , vous trouverez bon que je sorte.

Voyez-vous cela ! s'écria le Sultan , la belle modestie ! Vous croyez peut-être que j'en suis la dupe , détrompez-vous. Je connois les femmes à présent , & je me souviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoissoit aussi-bien que moi , ou à peu près , m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu , & qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre ; par conséquent , si vous sortez , ce n'est pas que vous ayez envie de

CONTE MORAL. 61

fortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela fera précisément que je n'y perdrai rien, n'est-il pas vrai ? Amanzéi n'avoit garde de ne pas convenir que le Sultan avoit raison, & après avoir exagéré la prudence de sa conduite, il continua ainsi.

Après l'entretien d'Abdalathif & d'Amine, qui fut plus long qu'intéressant, on servit. Comme je n'étois pas dans la sale à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-temps après. Quoiqu'ils eussent soupé tête-à-tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus sobres. Après quelques fort mauvais discours, Abdalathif s'endormit sur le sein de sa Dame.

Amine, toute complaisante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de si grandes libertés. Sa vanité souffroit aussi du peu de cas qu'il paroïssoit.

faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés sur la façon dont elle avoit soutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui, l'avoient enorgueillie, & lui faisoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué son chagrin, si Abdalathif ouvrant pésamment les yeux, ne lui eut demandé d'un ton brusque, l'heure qu'il étoit. Il se leva sans attendre sa réponse. Adieu, lui dit-il, en la caressant brutalement, je vous ferai dire demain si je puis souper ici. A ces mots il voulut sortir. Quelque envie qu'eut Amine qu'il la laissât libre, elle crut devoir le retenir, quoiqu'elle pousât la fausseté jusqu'à pleurer de son départ, il fut inexorable, & se débarrassa des bras d'Amine, en lui disant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

CONTE MORAL. 63

D'abord qu'il fut sorti, elle sonna, en l'honorant à demi-bas de toutes les épithètes qu'il méritoit. Pendant qu'on la deshabilloit, sa mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ses Esclaves, enfin elle ordonna qu'on la laissât seule. Peu de momens après que sa mere & ses Esclaves se furent retirés, la premiere rentra. Elle menoit un Nègre mal fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt aperçu, qu'elle vint l'embrasser avec emportement.

Manzéi, dit le Sultan, si vous ôtiez ce Nègre là de votre histoire, je pense qu'elle n'en seroit pas plus mauvaise. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi. Je m'en vais vous le dire, moi, repliqua le Sultan, puisque vous n'avez pas l'esprit de le voir. La premiere femme de mon grand-Pere Schah-Riar couchoit avec tous les Nègres de son Palais. Ç'a été, graces à Dieu,

une chose assez notoire. En conséquence de ce , mon susdit grand-Père , non seulement fit étrangler celle là , mais toutes les autres qu'il eut après , jusques à ma grand-Mère Schéhérazade , qui lui en fit perdre l'habitude. Donc , je trouve fort peu respectueux que l'on vienne , après ce qui est arrivé dans ma famille , me parler de Nègres , comme si je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous passe celui-ci , puisqu'il est venu , mais qu'il n'en vienne plus , je vous prie. Amanzéi après avoir demandé pardon au Sultan de son étourderie , continua ainsi. Ah ! Maffoud , dit Amine à son amant , que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir ! Que je hais le monstre qui m'obsède ! Qu'on est malheureuse de se sacrifier à sa fortune !

Maffoud , à tout cela , répondoit assez peu de choses. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible , il n'é-

CONTE MORAL. 69

toit pas fâché qu'Abdalathif eut pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui seroit convenable pour le ruiner , & se livrant après à toute la fureur des carettes d'Amine , ils commencèrent une sorte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif , augmentoit encore la vivacité. Avant que de sortir du cabinet , elle paya fort généreusement Maffoud , de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle passa avec lui la plus grande partie de la nuit , & le renvoya enfin , lorsqu'elle vit paroître le jour , & la mere d'Amine , qui par une porte de son appartement qui donnoit dans celui de sa fille , l'avoit introduit , le fit sortir par la même voie.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avoit commandées , & à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusqu'à l'heure qui lui étoit marquée pour

aller danser chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient suivis de quelques jolies compagnes d'Amine, de quelques jeunes Omrahs, & de trois beaux esprits de plus renommés d'Agra. Ils s'empressèrent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit, & la sûreté de ses lumières. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naissance ou leurs talens, tenoient un rang distingué, pouvoient se pardonner la bassesse, & la fausseté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine, mais à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire sentir qu'elle n'étoit que subalterne, & que sans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle aussi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun se dispersa dans le salon avec qui il lui plut. La conversation étoit
selon

CONTE MORAL. 57

selon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate, & en tout, il me parut que l'on ménageoit assez peu les Dames qui devoient souper chez Amine, & qu'elles ne s'en offensoient gueres.

On descendit enfin pour souper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon Ame dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les discours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précédèrent le souper, & ceux qui le suivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à son Cuifinier avoit rendu plus vifs & plus nombreux : ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laissât bientôt Amine en-état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui chargé des plus grandes affaires, & nécessaire à l'E-

tat, autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au Prince & au Peuple, qu'il le convainquit, qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher, sans que l'État ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine, & le jeune homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalante, & débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable Mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ses souffrances, (car je ne sçau-

CONTE MORAL. 69

fois croire qu'une Ame si belle eut pu être sensible à l'intérêt (l'introduisit discrètement dans l'appartement de sa fille , & ne se retira qu'après qu'il lui eut donné parole positive , de ne faire à Amine aucune proposition qui put allarmer la pudeur d'une fille aussi sage & aussi modeste.

En vérité ! dit Amine au jeune homme , quand ils furent seuls , il faut que je vous aime bien tendrement , pour m'être déterminée à ce que je fais ! Car enfin , je trompe un honnête homme , que je n'aime point à la vérité , mais à qui pourtant je devrois être fidele. J'ai tort , je le sens bien ; mais l'amour est une terrible chose , & ce qu'il me fait faire aujourd'hui est bien éloigné de mon caractère. Je vous en sçais d'autant plus de gré , répondit le jeune homme , en voulant l'embrasser. Oh ! pour cela , repliqua-t-elle en le repoussant , voilà ce que je ne veux pas vous permettre : de la con-

fiance , du sentiment , du plaisir à vous voir , je vous en ai promis , mais si j'allois plus loin je trahirois mon devoir. Mais , mon enfant , lui dit le jeune homme , deviens-tu folle ? Qu'est-ce donc que le jargon dont tu te fers ? Je te crois tout le sentiment du monde , assurément , mais à quoi veux-tu qu'il nous serve ? Est-ce pour cela que je suis venu ici ?

Vous vous êtes trompé , répondit-elle , si vous avez attendu de moi quelque'autre chose. Quoique je n'aime point le Seigneur Abdalthif , j'ai fait vœu de lui être fidelle , & rien ne peut m'y faire manquer. Ah ! petite Reine , repartit le jeune homme en raillant , d'abord que tu as fait un vœu , je n'ai rien à dire , cela est respectable ; & pour la rareté du fait , je te permets d'y demeurer fidelle. Hé ! dis-moi , en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie ? Ne raillez pas , répondit Amine , je suis fort scrupuleuse. Oh ! tu

C O N T E M O R A L. 71

ne m'étonnes point, repliqua-t-il, vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupules, & vous en avez en général, beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici. Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassée, mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont ébloui, je l'avoue. Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées? tien, poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis, je suis homme de parole; il y a là dedans de quoi guérir tes scrupules, & te relever de tous les vœux que tu as pu faire. Conviens-en du moins. Que vous êtes badin! répondit-elle en se saisissant de la bourse, vous me connoissez bien peu! Je vous jure que sans l'inclination que je me

72 **LE SOPHA,**
sens pour vous.... Finissons cela,
interrompit-il. Pour te prouver
combien je suis noble, je te dis-
pense des remerciemens, & même
de cette prodigieuse inclination que
tu as pour moi : aussi bien dans le
marché que nous avons fait ensem-
ble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je
te paye même aussi cher que si j'é-
tois en premier, & tu fais bien que
cela n'est pas dans les regles. Il me
semble que si, répondit Amine,
je fais une perfidie pour vous,
&... Si je ne te payois, interrom-
pit-il, qu'à raison de ce qu'elle te
coûte, je te réponds que je t'au-
rois pour rien. Mais encore une
fois finissons, quoique tu ayes de
l'esprit autant qu'on en puisse avoir,
la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il mar-
quât, il ne put empêcher qu'Ami-
ne, qui étoit la prudence même,
ne comptât l'argent qu'il venoit de
lui donner. Ce n'étoit pas, disoit-
elle, qu'elle se défiât de lui, mais

CONTE MORAL. 73

il pouvoit lui-même s'être trompé, enfin elle ne se rendit à ses desirs, que quand elle fut sûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour fut prêt à paroître, la Mere d'Amine revint, & dit au jeune homme qu'il étoit temps qu'il se retirât : il n'étoit pas tout-à fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation, cette considération ne l'auroit sûrement pas ébranlé, & malgré ses prieres, il seroit resté, si Amine ne lui eut promis de lui accorder à l'avenir, autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Maffoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conseils que sa Mere lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient assez belle pour la désirer, pourvu cependant qu'ils fussent as-

74 L E S O P H A ,
sez riches , pour lui faire agréer
leurs soupirs. Bonzes , Bramines ,
Imans , Militaires , Cadis , hommes
de toutes nations , de tout genre ,
de tout âge , rien n'étoit rebuté. Il
est vrai que comme elle avoit des
principes & des scrupules , il en
coûtoit plus aux Étrangers , à ceux
sur-tout qu'elle regardoit comme
des infideles , qu'à ses compatrio-
tes & à ceux qui suivoient la mê-
me loi qu'elle. Ce n'étoit qu'à prix
d'argent qu'ils pouvoient vaincre
ses répugnances , & après qu'elle
s'étoit donnée , triompher de ses
remords. Elle s'étoit même fait là
dessus des arrangemens singuliers.
Il y avoit des cultes qu'elle avoit
plus en horreur que les autres , &
je me souviendrai toujours qu'il en
coûta plus à un Guébre , pour ob-
tenir d'elle des complaisances , qu'il
n'en avoit coûté en pareil cas , à
dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fut trop per-
suadé de son mériré , pour croire

C O N T E M O R A L. 75

qu'Amine put être infidelle , soit qu'aussi ridiculement , il comptât sur les sermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui , il fut long-temps avec elle dans la plus parfaite sécurité , & sans un événement imprévu , quoiqu'il ne fut pas sans exemple , il est apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien , dit alors le Sultan , quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non , Sire , répondit Amanzéi. Ah ! Oui , reprit le Sultan je vois à présent que c'étoit toute autre chose , cela se devine : lui-même il la surprit. Point du tout , Sire , reprit Amanzéi , il auroit été trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Je ne sçai donc plus ce que c'étoit , dit Schah-Baham : au fond ce ne sont pas mes affaires , & je n'ai pas besoin de me tourner la tête , pour deviner quelque chose qui ne m'intéresse pas.



C H A P I T R E VI.

Pas plus extraordinaire qu'amusant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs, les diamans, les richesses qu'Amine possédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour se consoler de leur perte, lui restoit-il le souvenir d'un beau songe, & Abdalathif, supposé qu'il eut rêvé, ne l'avoit pas fait aussi agréablement qu'elle.

Depuis quelques jours, j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triste qu'à l'ordinaire, sa maison la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce quelle pouvoit avoir, & ne pouvant le pénétrer, je fus assez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit

CONTE MORAL. 77

agitée , causoient seuls le chagrin qu'elle paroïssoit avoir.

Quoique la connoissance que j'avois de son caractère, dût m'interdire cette idée , la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude , me la fit former. Je ne fus pas long-temps à voir que je m'étois trompé sur tout ce que j'avois imaginé.

Amine , l'air embarrassé , pensif , sombre , étoit un matin à sa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à sa vue , elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin , & cette visite inopinée lui déplut. Confuse & timide , à peine osa-t-elle lever les yeux sur lui. A la mine refrignée d'Abdalathif , aux regards terribles que de temps en temps il lançoit sur elle , il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheuse à laquelle , vraisemblablement , elle avoit donné lieu. Amine , sans doute , sçavoit ce que c'étoit , car elle n'osa jamais le lui demander. Il garda quelque temps le silence. Vous

êtes jolie ! lui dit-il enfin , avec une fureur ironique , vous êtes jolie ! Oui , très-fidelle ! Oh ! parbleu , ma Reine , parbleu ! On fçaura vous apprendre à être sage , & vous mettre en lieu où vous ferez forcée de l'être , du moins quelque temps.

Quel est donc ce discours , Monsieur ? lui répondit Amine d'un air de hauteur , est-ce à une personne comme moi , qu'il peut jamais s'adresser ? Mesurez un peu vos paroles , je vous prie.

L'insolence d'Amine , dans la situation présente , parut si singulière à Abdalathif que d'abord elle le confondit ; mais enfin la fureur prenant le dessus , il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir , Amine voulut alors entrer en justification , mais Abdalathif qui sans doute avoit des témoins convaincans de ce dont il l'accusoit , lui ordonna brusquement de se taire.

Amine convint en ce moment

qu'Abdalathif avoit raison de se plaindre ; mais il lui paroiffoit si peu possible que ce fut d'elle , qu'elle n'en revenoit pas. Elle crut même , devoir à son tour l'accabler de reproches sur ses infidélités , lui faire même des remontrances sur les mauvais choix qu'il faisoit ; toutes choses qu'elle ne lui disoit , ajouta-t-elle , que par l'extrême intérêt qu'elle osoit prendre à ce qui le regardoit.

Une imprudence si soutenue impatienta enfin Abdalarhif au point qu'il pensa s'échapper tout-à-fait. Amine voyant qu'il n'étoit la dupe , ni de sa hauteur ni de ses reproches , & craignant à la fureur où elle le voyoit , que cette scène ne finit pour elle , de la façon la plus tragique , crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la soumission. Ce fut en vain , rien ne calma Abdalathif : je ne vous dirai pas ce qu'il avoit , mais jamais je n'ai vu d'homme si fâché. De moment en mo-

ment il entroit dans des accès de fureur , pendant lesquels il auroit , sans doute , tout brisé dans la maison , si tout ce qui y étoit ne lui eut pas appartenu. Cette sage considération le retenoit sur un fracas indécent qui l'auroit peut-être soulagé , & la violence qu'il se faisoit pour se retenir sur cela , augmentoit sa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré , c'étoit qu'on eut osé manquer d'une façon si cruelle , à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela seul lui paroissoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur & sa fatuité lui dictoient tour-à-tour , il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée , & elle s'en consoloit , en jettant de temps en temps les yeux sur les diamans & les autres choses qu'elle croyoit qui lui resteroient ; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathif semettre

CONTE MORAL. 81

en devoir de tout reprendre, elle pouffa les cris les plus perçans & les plus douloureux. Sa Mere alors entra, se jetta mille fois aux pieds d'Abdalathif, & crut l'appaiser beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit Bonze qui étoit cause de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on disoit du Bonze parût attendrir Abdalathif, il sembla le déterminer à user de toute la rigueur possible. Hélas ! ajoutoit tristement la Mere d'Amine, nous sommes bien punies de nous être fiées à un infidèle. Ma fille sçait ce que j'en pensois & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalatif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, se faisoit tout restituer par ordre. Lorsque cela fut fait ; à l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laisse ; il n'a pastenu à moi, peti-

32 L E S O P H A,
te Reine, que vous n'avez été plus
heureuse. Cette mortification-ci
vous rendra sans doute plus pru-
dente, je le désire sincèrement; al-
lez, ajouta-t-il, je n'ai plus besoin
de vous ici. Rendez graces au Ciel
de ce que je ne porte pas plus loin
ma colere.

En achevant ces paroles, il or-
donna à ses esclaves de les faire for-
tir, n'étant pas plus ému des in-
jures atroces qu'alors elles vomis-
soient contre lui, qu'il ne l'avoit
été des larmes qu'il leur avoit vu
répandre.

La curiosité de voir l'usage qu'A-
mine feroit de son humiliation, me
fit résoudre, malgré le dégoût que
ses mœurs me causoient, à la sui-
vre dans ce réduit obscur d'où Ab-
dalathif l'avoit tirée, & où elle re-
tourna cacher sa honte, & la dou-
leur de n'avoir pas su le ruiner.

Ce fut dans ce triste lieu que je
fus témoin de ses regrets, & des
imprécations de la vertueuse Mere.

Les

CONTE MORAL. 83

Les débris de leur fortune , qui étoit encore considérables , les consolèrent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien ! ma fille , disoit un jour la mere d'Amine , est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé ? Je conviens que ce monstre que vous aviez , étoit la libéralité même , mais il est donc le seul à qui vous puissiez plaire ? D'ailleurs , quand vous n'en retrouveriez pas un aussi riche , croiriez-vous pour cela être malheureuse ? Non , ma fille , où l'espece manque , il faut se dédommager par le nombre. Si quatre ne suffisent pas pour le remplacer , prenez-en dix , plus même , s'il le faut. Vous me direz peut-être , que cela est sujet à des accidens ; cela est vrai ; mais quand on ne se met au dessus de rien , que l'on craint tout , on reste dans l'infortune , & dans l'obscurité.

Quelque envie qu'Amine eut de mettre à profit ces sages conseils ,

l'abandonnement où elle étoit , ne lui permit pas de s'en servir aussitôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalatif, lui avoit si bien donné dans Agra la réputation d'une personne peu sûre dans le commerce , que , hors le fidele Maffoud , de qui la tendresse étoit à l'épreuve de tout , je ne vis chez elle , pendant long-temps que quelques-unes de ses compagnes qui venoient la voir , plutôt sans doute pour jouir de son malheur , que pour l'en consoler.

Le temps qui efface tout , effaça enfin la mauvaise opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée , on imagina que les réflexions qu'on lui avoit laissé le temps de faire l'auroient guérie de la fureur d'être infidelle. Les Amans revinrent. Un Seigneur Persan , qui arriva dans ce temps à Agra , & qui n'en sçavoit que médiocrement les Anecdotes , vit Amine , la trouva jolie , & s'en entêta d'autant plus , qu'un de ces

CONTE MORAL. 85

hommes obligeans , qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaisirs aux autres , l'affura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine , il devroit lui en sçavoir d'autant plus de gré , que ce seroit la premiere foiblesse qu'elle auroit à se reprocher.

Tout autre auroit cru la chose impossible , le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua , & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine , il acheta au plus haut prix des faveurs qui , dans Agra , commençoient à être taxées au plus bas , & n'étoient pourtant pas encore aussi méprisées qu'elles auroient du l'être.

Cette triste maison qu'Amine habitoit , fut encore une fois quittée pour un Palais superbe où brilloit tout le faste des Indes. Je ne sçai si Amine usa sagement de sa nouvelle fortune ; mon ame rebutée d'étudier la sienne , alla chercher des objets plus dignes de s'occuper , dans le

fond peut-être aussi méprisables, mais qui plus ornés, la révoltoient moins, & l'amusoient davantage.

Je m'envolai dans une maison, qu'à sa magnificence, & au goût qui y regnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plaisois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir & la galanterie, & où le vice même, déguisé sous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicatesse & de toute l'élégance possible, ne s'offre jamais aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

La Maîtresse de ce Palais étoit charmante, & à la tendresse qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à sa beauté, je jugeai que mon Amey trouveroit des amusemens. Je restai quelque temps dans son sofa sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimoit, & elle étoit aimée. Poursuivie par son Amant, persécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fusse

toujours aussi indifférent qu'elle sembloit se le promettre.

Quand j'entrai chez elle, il avoit déjà obtenu la permission de lui parler de son amour ; mais quoiqu'il fut aimable & pressant, que même il eut déjà persuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, (renonçoit avec peine à sa vertu, & Zulma trop respectueux pour être entreprenant, attendoit du temps & des soins, qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en resentoit pour elle. Mieux informé que lui des dispositions de Phénime, je ne concevois pas qu'il put connoître aussi peu son bonheur. Phénime à la vérité ne lui disoit pas encore qu'elle l'aimoit, mais ses yeux le lui disoient toujours. Lui parloit-elle d'une chose indifférente, sans qu'elle le voulut, même sans qu'elle s'en apperçut, sa voix s'attendrissoit, ses expressions devenoient plus vives. Plus elle s'imposoit de contrain-

90 L E S O P H A ;
être quelquefois , répondit Aman-
zéi , mais Phénime pensoit diffé-
remment & n'aimoit jamais tant
Zulma , que quand il avoit été plus
respectueux qu'elle-même ne l'avoit
encore désiré. Et , demanda encore
le Sultan , lui arrivoit-il souvent de
s'y méprendre ?

Oui , Sire , répondit Amanzéi ,
& quelquefois si grossièrement qu'il
en étoit ridicule. Un jour , par exem-
ple , il entra chez Phénime ; il y
avoit plus d'une heure que livrée à
sa tendresse , elle ne s'occupoit que
de lui ; elle avoit commencé par le
désirer vivement , & son imagina-
tion s'échauffant par degrés , elle
s'abandonna voluptueusement à son
désordre ; il étoit au plus haut point
lorsque Zulma se présenta à ses
yeux ; son trouble augmenta , elle
acheva de rougir en le voyant ; ah !
s'il eut deviné ce qui faisoit alors
rougir Phénime ! S'il eut osé même
la presser , mais il se croyoit fort mal
avec elle de quelques libertés fort in-

CONTE MORAL. 91

nocentes, que la veille il avoit voulu prendre, il employa à lui en demander pardon, le temps où elle ne se feroit offensée de rien.

Ah ! le butor, s'écria le Sultan, il n'est pas croyable qu'on soit si bête ! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzéi ; tout le temps que j'ai été Sopha, j'ai vu manquer plus de momens que je n'en ai vu saisir. Les femmes accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent sur-tout leur attention à nous dissimuler les mouvemens qui les portent à la tendresse, & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu, qu'à l'opinion qu'elle en a sçu donner.

Je me rappelle, qu'étant chez une femme célèbre par sa rare vertu, j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut con-

venir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit à sa laideur un caractère d'esprit dur & sévère, qui effrayoit pour le moins autant que sa figure. Quoique personne ne se fut hasardé à essayer de la rendre sensible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impossible qu'elle le devint. Par je ne sçai quel hazard, un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour se trouvant seul auprès d'elle, osa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dit assez froidement pour ne devoir pas en être cru, un discours si nouveau pour elle lui fit impression. Elle répondit modestement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inspirer de pareils sentimens; il lui baïsa la main, elle en treffaillit; son air embarrassé, sa rougeur, le feu qui tout d'un coup

CONTE MORAL. 93

anima ses yeux , furent de sûrs garands du désordre qui s'élevoit dans son Ame. Il lui répéta , en la ferrant dans ses bras , avec transport , qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. Je ne sçai ,) pendant qu'elle continuoit à s'en étonner , (comment il fit pour lui prouver qu'il disoit vrai , mais cete modestie dont elle s'étoit armée , commença à céder à l'évidence. De quelque nature que fut la preuve qu'il lui offroit , en la convaincant , elle acheva de la subjuguer. Soit que des objets si nouveaux pour elle lui imposassent , soit qu'en ce moment , elle se sentît fatiguée du poids de sa vertu , à peine se souvint-elle que la bienséance demandoit au moins qu'elle combattît , & elle se rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à résister le moins. Cet exemple , & quelques autres de même genre , m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuses qu'on ne puisse attaquer sans suc-

94 L E S O P H A ,
cès, & qu'il n'y en a point de plus
faciles a vaincre , que celles qui ont
le moins d'habitude de l'amour ;
mais je reviens aux deux Amans
dont je faisois l'histoire à Votre
Majesté.

C H A P I T R E VII.

*Où l'on trouvera beaucoup à re-
prendre.*

UN soir , en quittant Phenime ,
Zulma lui demanda quand il
pourroit la revoir ; quoiqu'elle crai-
gnît beaucoup sa présence , elle
ne sçavoit pas s'en passer , ainsi après
avoir rêvé quelque temps , elle lui ré-
pondit qu'il pourroit la voir le len-
demain.

Phénime qui sentoit bien tout le
danger qu'il y avoit pour elle à
être seule avec lui , avoit pensé avoir
du monde , & pourtant fit dire , le
jour du rendez-vous , qu'elle n'y

CONTE MORAL. 95

étoit pour personne que pour Zulma. Il lui sembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de son amour, plus par mille choses qu'il imaginait, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé; & l'on est si clairvoyant dans le monde! elle entendoit si bien Zulma! La méchanceté des spectateurs ne pouvoit-elle pas leur donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour? Zulma étoit moins dangereux pour elle quand ils étoient seuls, puisque alors il sçavoit être respectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas assez prudent: donc il n'étoit jamais le voir en compagnie que le moins qu'il seroit possible.

D'ailleurs il étoit si triste quand il ne pouvoit pas lui parler! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaisir que jusques alors elle avoit trouvé si peu de risque à lui accorder,

Toutes ces raisons avoient déterminé Phénime , ou du moins elle le croyoit , & elle fondoit toujours , soit sur les usages , soit sur des choses qui lui paroïssent aussi sensées , ce que l'amour seul lui faisoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire son bonheur , elle s'étoit dit tout ce que peut se dire une femme qui veut se vaincre elle-même , sur ce qu'elle oppose à son amour ; elle s'étoit exagéré la constance & les soins de Zulma , ce désir toujours si pressant qu'il avoit de lui plaire : elle se souvenoit même avec plaisir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé qu'infidèle. Zulma d'ailleurs étoit jeune , spirituel , bien fait , toutes choses sur lesquelles elle ne croyoit pas appuyer , mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc ? demanda le Sultan ; cette femme là

CONTE MORAL. 97

m'excède. Huit ans de vertu , répondit Amanzéi , huit ans dont une seule foiblesse alloit lui enlever tout le mérite ; en effet , s'écria le Sultan , voilà ce qui s'appelle une perte !

Elle est pour une femme qui pense , plus considérable que Votre Majesté ne le croit , répondit Amanzéi. La vertu est toujours accompagnée d'une paix profonde , elle n'amuse pas , mais elle satisfait. Une femme assez heureuse pour la posséder , toujours contente d'elle-même , peut ne se regarder jamais qu'avec complaisance : l'estime qu'elle a pour elle est toujours justifiée par celle des autres , & les plaisirs qu'elle sacrifie ne valent pas ceux que le sacrifice lui procure.

Dites-moi un peu , dit le Sultan , croyez-vous que , si j'avois été femme , j'eusse été vertueuse ? En vérité Sire , répondit Amanzéi , stupéfait de la question , je n'en sçai rien. Pourquoi n'en sçavez-vous rien ,

demanda le Sultan ? Mais , est-il croyable que l'on fasse de pareilles questions, dit la Sultane ? Ce n'est pas vous que j'interroge , repliqua-t-il , je veux seulement qu'Amanzéi me dise si j'aurois été vertueuse. Sire , je crois qu'oui , repartit Amanzéi. Hé bien, mon cher, vous vous trompez , reprit Schah-Baham , j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis au reste , ajouta-t-il en s'adressant à la Sultane , ce n'est pas pour vous dégoûter d'être vertueuse , vous ; ce que je pense là dessus n'est que pour moi , & peut-être bien que si j'étois femme je changerois d'avis : sur ces sortes de choses chacun pense comme il veut , & je ne contrains personne. Votre Maître s'embarrasse , dit en souriant la Sultane à Amanzéi , & je vous réponds qu'il vous fera fort obligé , si vous poursuivez votre conte. Ce que j'entends n'est pas mauvais repliqua le Sultan , ne diroit-on pas que c'est moi qui interromps ?

Zulma

CONTE MORAL. 99

Zulma entra , reprit Amanzéi ; & Phénime , quoiqu'il vint plutôt qu'elle ne l'attendoit , ne laissa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je suis heureux , Phénime , lui dit-il tendrement , que vous me trouviez coupable ! Phénime ne s'apperçut que dans cet instant , de la force de ce qu'elle venoit de lui dire ; elle voulut s'excuser , & ne sçut que répondre. Zulma sourit de l'embaras où il la voyoit , & elle rougit de l'avoir vu sourire. Il se jetta à ses genoux , & lui baïsa la main avec une ardeur extrême ; elle fit un mouvement pour la retirer , mais comme il ne faisoit pas d'efforts pour la retenir , elle la lui rendit.

Zulma cependant lui disoit les choses les plus tendres , elle ne lui répondoit pas ; mais elle l'écoutoit avec une attention , & une avidité qu'elle se feroit sûrement reproché si elle avoit pu démêler ses mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte , elle s'apperçut qu'il y portoit

ses yeux , & voulut rapprocher sa robe. Ah ! cruelle , lui dit Zulma.

Cette exclamation suffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laisser jouir Zulma de la légère faveur qu'elle lui accordoit , sans qu'il pût rien en conclure contr'elle , elle feignit d'avoir quelque chose à raccommoder à sa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent sans s'enflammer , s'attacher long-temps sur l'objet que Phénime lui avoit abandonné. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit , ses yeux se troublèrent , elle regarda Zulma languissamment , & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons , Zulma , dit alors le Sultan ; mais il ne voyoit pas cela lui ! Ah ! la cruelle bête !

Phénime , malgré le désordre qui s'emparoit d'elle , poursuivit Amanzéi , s'apperçut de celui de son Amant , & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne ,

CONTE MORAL. 101

elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir, & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'é-mouvoir Phénime, mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue, elle triompha, & de ses propres désirs, & de ceux de son Amant plus dangereux pour elle peut-être que les siens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se fut débarrassée des bras de Zulma, elle lui fit signe de se relever, il obéit. Il se regarderent quelque temps en gardant le silence. Phénime enfin, lui dit qu'elle vouloit jouer. Quelque déplacée que cette envie parut à Zulma, il ne sçavoit pas résister aux volontés de Phénime, & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité, que si c'eut été lui qui eut désiré le jeu. Cette nouvelle preuve

de sa soumission toucha extrêmement Phénime , & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaisie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime , ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma , & plus elle se sentit émue , & plus elle crut devoir lui cacher son trouble. Elle se mit donc au jeu , mais il lui inspira un ennui qui lui fit bientôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma , étoit pour elle d'une bien foible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les dispositions où elle étoit pour lui , causassent cette langueur dans laquelle elle se sentoit , & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choisi , elle pressa son Amant d'en prendre un autre , il obéit en soupirant , & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce désordre qu'elle croyoit calmer , ces tendres idées dont elle cherchoit à se distraire , sembloient par la violence qu'elle

se faisoit , s'accroître & prendre plus d'empire sur son ame. Abîmée dans la rêverie , elle croyoit regarder son jeu , & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit , les profonds soupirs qu'il pouffoit , ses larmes qu'elle voyoit prêtes de couler , & que son respect pour elle sembloit seul retenir encore , achevèrent d'attendrir Phénime. Toute entiere aux tendres mouvemens qu'il lui inspiroit , elle s'attacha uniquement à le regarder; soit qu'enfin elle fut confuse de l'état où elle se trouvoit , soit qu'elle ne put plus soutenir les regards de Zulma , elle appuya sa tête sur sa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude qu'il alla se jeter à ses pieds ; où Phénime trop occupée ne le vit pas , ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foiblesse pour lui baiser la main qu'elle avoit libre , & il la baisa avec plus de transports qu'un

Amant ordinaire n'en éprouve , en jouissant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes même où ils en étoient ensemble , il n'osoit pas encore espérer , il voulut chercher dans les yeux de Phénime , quel devoit être son destin. Elle avoit toujours la tête appuyée sur sa main , il s'en empara doucement , & Phénime en se découvrant le visage , le laissa voir couvert de ses larmes. Ce spectacle émut Zulma au point d'en verser lui-même. Ah Phénime ! s'écria-t-il , en poussant un profond soupir. Ah Zulma ! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles ils se regarderent , mais avec cette tendresse , ce feu , cette volupté , cet égarement que l'amour seul , & l'amour le plus vrai peut faire sentir.

Zulma enfin , d'une voix entrecoupée par les soupirs , reprit la parole : Phénime , dit-il avec trans-

CONTE MORAL. 105

port, Ah ! S'il est vrai qu'enfin mon amour vous touche , & que vous craigniez encore de me le dire , laissez du moins à ces yeux charmans , à ces yeux que j'adore , la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non , Zulma , répondit-elle , je vous aime , & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si bien mérité. Je vous aime , Zulma ; ma bouche , mon cœur , mes yeux , tout doit vous le dire , & tout vous le dit Zulma ! mon cher Zulma ! je ne suis heureuse que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je sens pour vous. A des paroles si douces , & si peu attendues , Zulma pensa mourir de joie. Dans quelque égarément qu'elle le plongeât , il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faisoit , l'autorisoit à mille choses qu'à peine jusqu'à ce moment il avoit osé imaginer , le respect qu'il

Hiv



206 L E S O P H A ,
avoit pour elle l'emportant sur ses
désirs , il voulut attendre qu'elle
achevât de décider de son sort.

Phénime connoissoit trop Zulma , pour se méprendre au motif qui suspendoit ses empressements ; elle le regarda encore avec une extrême tendresse , & cédant enfin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée , elle se précipita sur lui , avec une ardeur que les termes les plus forts , & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité ! que de sentiment dans leurs transports ! non ! jamais spectacle plus attendrissant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux enivrés , sembloient avoir perdu tout usage de leurs sens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanés que donne le désir , c'étoit ce vrai délire , cette douce fureur de l'amour toujours cherchés , & si rarement sentis. O Dieux ! Dieux ! disoit de temps en temps Zulma , sans pouvoir en dire davantage ,

C O N T E M O R A L. 107

Phénime de son côté abandonnée à tout son trouble, seroit tendrement Zulma dans ses bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma, lui disoit-elle avec transport, ah Zulma ! que j'ai connu tard le bonheur !

Ces paroles étoient suivies de ce silence délicieux auquel l'ame se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénètre.

Zulma cependant avoit bien des choses encore à désirer ; & Phénime à qui son ardeur les rendoit en ce moment presque aussi nécessaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien opposer à ses désirs, s'y livra aveuglément. Il sembloit même qu'il fît encore plus pour elle qu'elle ne faisoit pour lui ; plus elle s'étoit défendue contre son amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien sa résistance lui avoit coûté & lui faire une sorte de satisfaction sur les tourmens qu'elle lui avoit fait

éprouver si long-temps. Elle auroit rougi de s'armer de cette fausse décence qui , si souvent gêne & corrompt les plaisirs , & qui paroissant mettre sans cesse le repentir à côté de l'amour , laisse au milieu du bonheur même , un bonheur encore plus doux à désirer. La tendre , la sincère Phénime se seroit crue coupable envers Zulma , si elle lui avoit dérobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspiroit ; elle vouloit avec empressement au devant de ses caresses , & comme quelques momens auparavant , elle s'estimoit de lui résister , elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles que , tout courts qu'ils étoient , ils remplissoient par mille tendres transports , Phénime , lui dit Zulma de l'air le plus passionné ; vous mettez trop de vérité dans tous vos mouvemens , pour que je n'aie pas du croire quelquefois que vous m'ai-

miez ; pourquoi avez-vous retardé si long-temps cet aveu ?

Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous , répondit Phénime , mais ma raison s'est long-temps opposée à mes sentimens. Plus je me sentoie capable de la passion la plus sincere , plus je craignois de m'engager ; sans avoir aimé , je sentoie que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourrois en inspirer. Vous seul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer ; vous m'aviez touchée , mais vous ne m'aviez pas vaincue. Vous l'avouera-je , Zulma ? cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir , a long-temps combattu contre vous. Je n'imaginois pas sans désespoir , qu'une seule foiblesse alloit me ravir , & la douce certitude que j'étois estimable , & le bonheur d'être estimée. Ah Zulma ! ajouta-t-elle en le ferrant dans ses bras , que tu me rends odieux tous les momens

110 **L E S O P H A ,**

que je n'ai point passés à te prouver ma tendresse ! Qui moi ! Zulma , j'ai pu te résister ! je t'ai fait répandre des larmes , & ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui ! pardonne le moi , j'étois plus malheureuse que toi-même ! Oui Zulma , je me reprocherai toujours d'avoir pu croire qu'être à toi ne dût pas remplir tous mes vœux , & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois , & je pouvois songer à l'estime des autres ! Ah , puis-je encore mériter la tienne ?

Votre Majesté devine sans doute, continua Amanzéi , quelle fut la suite d'une pareille conversation ; quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me seroit impossible de me rappeler les discours de deux Amans qui , enivrés d'eux-mêmes , s'interrogeoient , & ne se donnoient jamais le temps de se répondre , & dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaison , ne peignoient que le désordre de leur ame , & ne

CONTE MORAL. III

devoient pas avoir pour un tiers, le même charme que pour eux. J'étois surpris, & de la vivacité de leur passion, & des ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se séparèrent que fort tard, & Zulma fut à peine sorti, que Phénime qui lui avoit consacré tous ses momens, se mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux momens. Malgré le penchant qui me portoit à changer souvent de demeure, je ne pus résister au désir de sçavoir si Zulma & Phénime s'aimeroient long-temps, & cette curiosité m'arrêta chez elle près d'un an; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, sembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance & l'é-

112 L E S O P H A ;
galité de l'amitié la plus tendre ,
j'allai chercher ailleurs ma délivran-
ce , ou de nouveaux plaisirs.

C H A P I T R E V I I I .

EN sortant de chez Phénimé ,
j'entrai dans une maison où ne
voyant que de ces choses qui , à for-
ce d'être ordinaires , ne valent la
peine d'être ni regardées , ni racon-
tées , je ne demurai pas long-temps.
Je fus encore quelques jours sans
trouver dans les différens endroits
où mon inquiétude & ma curiosité
me conduisirent , rien qui m'amu-
sât , ou qui dût me paroître nou-
veau. Ici , l'on se rendoit par vani-
té ; là , le caprice , l'intérêt , l'ha-
bitude , même l'indolence étoient
les seuls motif des foibleſſes dont
on me faisoit le témoin. Je rencon-
trois assez souvent ce mouvement
vif & passager que l'on honore du
nom de goût , mais je ne retrou-

CONTE MORAL. 119

vois nulle part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui chez phénime avoient fait si long-temps mon admiration & mes plaisirs.

Las de la vie errante que je me nois, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paroître rempli est cependant ce que l'on éprouve le moins, je commençai à m'ennuyer de ma destinée, & à désirer vivement de trouver cette occasion qui devoit terminer le supplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs ! m'écriois-je quelquefois ; non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une espérance vaine ; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaisirs qui regne dans Agra, & ce mépris des principes qui y est si généralement répandu, je pusse jamais trouver deux personnes, telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transportai dans

une maison où tout avoit l'air paisible. Une fille âgée de près de quarante ans y logeoit seule. Quoiqu'elle fut encore assez bien pour pouvoir sans ridicule se livrer à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyants, voyoit peu de monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agréable, qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez elle, celui qu'elle paroïssoit voir avec le plus de plaisir, & qui aussi la quittoit le moins, étoit un homme déjà d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament, que par état, quoiqu'il fut Chef d'un Collége de Bramines. Il étoit dur, haïssoit les plaisirs, & ne croyoit pas qu'il y eut aucun dont l'ame du vrai sage
 put

C O N T E M O R A L. 119
pût n'être pas avilie. A cette mau-
vaise humeur , à cet extérieur som-
bre , je le pris d'abord pour une de
ces personnes plus farouches que
vertueuses , inexorables pour les
autres , indulgentes pour elles-mê-
mes , & blâmant en public avec ai-
greur les vices auxquels elles se li-
vrent en secret ; je le pris enfin pour
un faux dévot. Fatmé m'avoit ter-
riblement gâté l'esprit sur les gens
dont l'extérieur étoit sage & réglé.
Quoique je me sois rarement mé-
pris en pensant mal d'eux , je me
trompois sur Moclès ; & lorsque je
le connus , il méritoit que j'eusse
de lui d'autres idées. Son ame alors
étoit droite , & sa vertu sincère.
Tout Agra le croyoit plus sage mê-
me qu'il ne vouloit le paroître ;
personne ne doutoit que son aver-
sion pour les plaisirs ne fut réelle ,
& que , quelques durs que fussent
ses principes , il ne les eut toujours
suivis. L'on avoit d'Almaïde , (c'est
le nom de la fille chez qui j'étois)

des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entre elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent défavantageux, & quelle que soit sur les liaisons intimes, la méchanceté du Public, il n'y avoit personne qui ne respectât la leur, & qui ne la crût fondée sur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les soirs chez Almaïde, & , soit qu'ils fussent en compagnie, soit qu'ils fussent seuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs discours sages & mesurés. Communément ils agitoient quelques points de Morale; Moclès dans ces discussions, faisoit toujours briller ses lumières & sa droiture. Une chose seule me déplaisoit; c'étoit que deux personnes si supérieures aux autres, & qui tenoient toutes leurs passions dans des bornes si resserrées, n'eussent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles se proposassent pour

CONTE MORAL. 117

exemple. Souvent même ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit son panegyrique, & se louoit avec une complaisance, une chaleur, une vanité dont assurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maison si triste m'ennuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque temps. Ce n'étoit pas que j'espérasse de m'y amuser un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès assez parfaits pour l'opérer, moins j'osois attendre d'eux une foiblesse; mais las encore de mes courses, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, soit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fut seulement ce qui ne la rendoit agréable, ou que dans les dispositions où j'étois, je la regardasse comme une chose qui pouvoit m'être salutaire.

Ah vraiment ! s'écria le Sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez prise ; mais afin que vous ne foyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que vous avez à parler, sans doute vous iriez loin ; mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien n'est moins salutaire que la Morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient doués, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la Morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étoient bonnes ; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne sçauroit trop éloigner son imagination, si l'on veut échapper

au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaïde & Moclès qui n'y sentoient pas de danger , ou s'y croyoient supérieurs ne craignoient point assez de différer sur la volupté : il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes , ils en exageroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu , mais ils en convenoient séchement , & comme d'une vérité trop généralement reconnue , pour avoir besoin d'être discutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faisoient l'examen du plaisir ; ils s'étendoient sur une matiere si intéressante , & s'appesantissoient sur les détails les plus dangereux , avec une confiance dont enfin j'osai espérer qu'ils pourroient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous les soirs ils s'amusoient de ces peintures vives que je croyois si peu

faites pour eux ; & quelque sujet qu'ils traitassent d'abord, ils retomboient toujours sur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui insensiblement ces discours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde, plutôt qu'à son ordinaire, s'y amusoit davantage, & en sortoit plus tard. Almaïde de son côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaisir, l'écoutoit avec moins de distraction. Quand Moclès arrivoit chez elle & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarrassé, & elle-même ne paroïssoit pas être plus contente. Enfin les laissoit-on seuls, je remarquois sur leur visage cette joie que ressentent deux Amans, qui, long-temps troublés par une visite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir se livrer à leur tendresse. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empressement, se plaignoient de ce qu'on ne les laissoit pas assez à eux.

mêmes, & se regardoient mutuellement avec une extrême complaisance. C'étoit à peu près la même façon de se parler, mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdissoient sur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aisément) ne le pénétoient pas.

Moclès un jour louoit excessivement Almaïde sur sa vertu; pour moi, dit-elle, il n'est pas bien singulier que j'aye été sage: dans une femme, les préjugés aident la vertu, mais dans un homme, ils la corrompent. C'est une espece de sottise à vous de n'être pas galans, en nous c'est un vice de l'être. Vous avez dû, vous, par exemple qui me louez, en ne pensant que comme moi, mériter pourtant plus d'estime. A ne pas examiner les choses avec cette exactitude de raisonnement qui les montre telles qu'elles sont, répondit-il grave-

122 L E S O P H A ,
ment , on imagineroit que je suis
en effet plus estimable que vous ,
& l'on se tromperoit. Il est aisé à
un homme de résister à l'amour , &
tout y livre les femmes. Si ce n'est
pas la tendresse qui les y porte , ce
sont les sens. Au défaut de ces deux
mouvemens qui causent tous les
jours tant de désordres , elles ont
la vanité qui , pour être la source
de leurs foibleffes que l'on doit ex-
cuser le moins , n'en est peut-être
pas la moins ordinaire ; & ce qui ,
ajouta-t-il en soupirant & en le-
vant les yeux au Ciel , est encore
plus terrible pour elles , c'est le dé-
soeuvrement perpétuel dans lequel
elles languissent. Cette nonchalan-
ce fatale livre l'esprit aux idées les
plus dangereuses ; l'imagination na-
turellement vicieuse les adopte &
les étend : la passion déjà née , en
prend plus d'empire sur le cœur ;
ou s'il est encore exempt de trou-
ble , ces phantômes de volupté que
l'on se plaît à se présenter , le dis-

posent à la foiblesse. Quand, seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme; moins l'objet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui résister; c'est dans le silence, c'est vis-à-vis elle-même qu'elle est foible, qu'à-t-elle à craindre? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté se contenteront-ils toujours d'illusions? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu, peut-elle se flatter que dans un moment, (& qui sera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égarre) où un Amant tendre, ardent, empresse viendra gémir à ses genoux, & y porter en même-temps

124 L E S O P H A ,
ses larmes & ses transports , elle
trouvera dans un cœur qu'elle a
tant de fois livré volontairement
aux charmes de la mollesse , ces
principes qui seuls pouvoient la
faire triompher d'une si dangereuse
occasion ?

Ah Moclès ! s'écria Almaïde en
rougissant , que la vertu est difficile
à pratiquer ! Vous êtes moins faite
qu'une autre pour le croire , répon-
dit-il , vous qui avec tous les agré-
mens possibles , née pour vivre au
milieu des plaisirs , avez tout sacri-
fié à cette même vertu , qu'aujour-
d'hui l'on sacrifie aux choses mêmes
qui sembleroient de voir le moins
l'emporter sur elle. Je ne me
flatte point , repliqua-t-elle modes-
tement , d'être arrivée à la perfec-
tion ; mais il est vrai que j'ai tout
craint , sur tout ce désœuvrement
dont vous venez de parler , & ces li-
vres , & ces spectacles pernicieux qui
ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui ,
je le sçai , reprit-il , & c'est à ce soin

continuel de vous occuper , que vous devez principalement votre sagesse , car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux passions que l'oïveté ; & si elle prend tout sur nous qui sommes némoins fragiles , jugez de ce qu'elle peut sur vous. Il est vrai , répondit-elle , que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous ne pensons , repliqua-t-il , & c'étoit ce que je vous disois. Il faut de plus , que vous considériez que les femmes sont toujours attaquées , & que (si vous en exceptez quelques-unes sans pudeur & sans principes , qui même sans aimer , osent les premières dire qu'elles aiment) il n'arrive pas , quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui , que nous ayons à combattre ces soins , ces pleurs , & cette obstination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs , si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend , l'exemple A cet égard ,

126 L E S O P H A ,
interrompit-elle , nous n'avons
point davantage sur vous ; l'exem-
ple dont même d'autant plus vous
entraîner , que vous êtes galans par
état. Cela n'est pas exactement vrai
pour tous les hommes , reprit-il ,
puisque'il y en a beaucoup à qui leur
état même interdit cette frénésie
de l'ame , que l'on appelle le plaisir
d'aimer : moi , par exemple , je suis
dans ce cas-là. Quand cela ne seroit
pas , repliqua-t-elle , né assez heu-
reux pour être inaccessible aux pas-
sions , vous aurez toujours
Ici , Moclès leva les yeux au Ciel
en soupirant. Quoi ! continua Al-
maïde , vous reprocheriez-vous quel-
que chose ! Ah Moclès ! si vous n'ê-
tes pas content de vous-même , qui
peut oser l'être de soi ? Quoi ! vous
auriez voulu connoître l'amour ?
Oui , répondit-il tristement ; cet
aveu m'humilie , mais je le dois à la
vérité. Il est vrai aussi que je n'ai
pas cédé à cette funeste tentation.
En vous avouant que j'ai quelque-

CONTE MORAL. 127

fois été obligé de combattre , je me montre sans doute à vos yeux avec des foibleſſes dont , à votre étonnement je vois bien que vous ne me croyez pas capable ; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuſe , je crains de vous faire encore trop bien penſer de moi. Il eſt moins humiliant d'être tenté , qu'il n'eſt glorieux de réſiſter à la tentation. En vous confiant mes foibleſſes , je ſuis forcé de vous parler de mes triomphes ; ce que je perds d'un côté , il ſemble que je veuille le regagner de l'autre , & je ne ſçai ſi je ne dois pas craindre que vous n'attribuez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le menſonge.

En achevant ce modeſte diſcours, Moclès baiffa les yeux. Oh ! vous ne risquez rien avec moi , lui dit vivement Almaïde , je vous connois. Eh bien ! vous avez donc été quelquefois tenté de ſuccomber ; vous ne m'étonnez pas : on a beau mar-

cher d'un pas constant à la perfection , on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'est malheureusement que trop prouvé , répondit-il. Hélas ! s'écria-t-elle douloureusement , pensez-vous donc que j'aye tant à me louer de moi-même , & que je sois exempte de ces foibleffes que vous vous reprochez ! Quoi , lui dit-il , vous aussi , Almaïde ! j'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher , reprit-elle , & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a longtemps étonnée , & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas , c'est que ce trouble qui s'empare des sens & les confond , soit indépendant de nous-mêmes : cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses , & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec assez de succès , dans d'autres temps , moins forte contre lui , malgré moi-même il m'affervissoit , entraînoit

CONTE MORAL. 129

mon imagination, se soumettoit toutesmes facultés. Queceshonteux mouvemens subjuguent uneame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surprise ; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand, & le plus continu de ses soins, de les anéantir ?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à sçavoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si pour l'être l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi de grace : depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, vous rend moins susceptible de désirs, sentez-vous encore ces mouvemens affreux ? Ils sont beaucoup moins fréquens, repartit-elle, mais j'y suis encore su-

130 L E S O P H A ,
jette. Je suis aussi dans le même cas,
répondit-il en soupirant.

Mais nous sommes fols de parler
comme nous faisons , dit Almaïde
en rougissant , & cette conversation
n'est pas faite pour nous. Je doute ,
toutes réflexions faites ; que nous
devions beaucoup la craindre , ré-
pondit Moclès en fouriant d'un air
vain : il est bon de se défier de soi-
même , mais ce seroit aussi avoir trop
mauvaise opinion de nous , que de
nous croire si susceptibles. Je con-
viens que le sujet que nous traitons,
ramène nécessairement à de certai-
nes idées ; mais il est bien différent
de le discuter dans la vue de s'éclair-
rer , ou dans celle de se séduire ; &
nous pouvons , je crois , sans nous
tromper , nous répondre de nos
motifs & nous reposer sur eux de
notre tranquillité. Il ne faut pas ,
d'ailleurs , que vous croyiez que ces
fortes d'objets , si dangereux pour
les gens qui vivent dans le désordre,
puissent faire la même impression
sur

C O N T E M O R A L. 132

sur nous : par eux-mêmes ils ne font rien ; des personnes de la vertu la plus pure, sont quelquefois forcées de s'y arrêter, sans que la discussion la plus exacte de ces matieres prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal & corruption pour les cœurs corrompus, comme les choses qui paroissent le plus contraires à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'est pas douteux ; puisque vous le croyez, répondit-elle ; & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais ; lui dit-il, la curiosité qui m'occupe ; je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrete, & je ne puis cependant y résister ; je voudrois sçavoir si jamais on ne vous a fait de propositions d'un certain genre, si jamais enfin (pour vous montrer ma curiosité toute entiere) vous n'avez essuyé les transports d'aucun

homme , soit volontairement , soit malgré vous ?

A cette question qu'Almaïde n'avoit pas prévue , elle demeura étonnée , rougit , & parut rêver , enfin , prenant son parti ; mais oui , répondit-elle avec embarras , & puisque vous voulez le sçavoir , je vous avouerai naturellement qu'un jour un jeune étourdi qui (car je ne veux rien vous dissimuler (malgré mon aversion pour les hommes , me paroissoit assez aimable , me trouvant seule , me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir , quand nous ne sommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inspire pour nous que du respect , ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une figure qui nous expose à leurs desirs. Nous étions seuls ; je lui répondis selon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui imposât , il crut que je cherchois moins à lui dérober sa conquête ,

C O N T E M O R A L. 139

qu'à la lui faire valoir ; il osa même m'assurer que je l'aimerois ; vous imaginez bien que je lui soutins fortement le contraire. Je ne sçai avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi ; mais assurément elles ne l'avoient pas accoutumé au respect. Il s'approcha de moi , & me prenant brusquement entre ses bras , il me renversa sur un Sopha. Dispensez-moi de grace , du reste d'un récit qui blesseroit ma pudeur , & qui peut-être troubleroit encore mes sens. Qu'il vous suffise de sçavoir . . . Non , interrompit Mocès , vous me direz tout : c'est moins , je le vois , (& ne le vois pas sans frémir pour vous) la crainte d'é-mouvoir vos sens , ou de blesser la pudeur qui vous ferme la bouche , que la honte d'avouer que vous avez été trop sensible , & ce motif , loin d'être louable , ne sçau-roit être trop blâmé. Je puis , je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis , que s'il est vrai que

vous craignez que le récit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuse, vous ne pouvez le supprimer ou l'adoucir, sans être coupable. N'est-il donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous de certaines idées ? Osez-vous compter sur vous-même, quand vous ne vous ferez pas éprouvée ? ainsi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorez toujours quelles sont ses forces ! Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais assez un danger que l'on ne connoît pas, & l'on ne tombe ordinairement, que pour avoir trop compté sur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop sur toutes les circonstances de votre histoire ; ce n'est que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui sur vous, que vous pourrez apprendre jusques où vont les progrès que vous avez faits dans le chemin de la vertu, ou (ce qui est encore plus essentiel) ce qu'il

vous reste encore à détruire pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs, qui seule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès; & je lui connoissois de la droiture & des lumières, & je ne concevois pas ce qui dans cet instant le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi, me dis-je avec étonnement, c'est Moclès! qui conseille à Almaïde de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur, & porter à la corruption? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention, & je lui trouvai tant d'agrément dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances, autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde, & de Moclès, que sur le trouble

236 L E S O P H A ,
où tous deux commençoient à se
mettre , Almaïde continua son
histoire.

C H A P I T R E IX.

*Où l'on trouvera une grande Question
à décider.*

JE vous obéirai aveuglément ,
répondit Almaïde à Moclès :
vous venez de me faire sentir que
la vanité seule me fermoit la bou-
che , & je vais m'en punir en vous
confiant sans déguisement les cir-
constances de mon aventure qui me
mortifient le plus.

Je vous ai dit , ce me semble ,
que ce jeune homme , dont je vous
parlois m'avoit renversée sur un
Sopha ; je n'étois pas encore reve-
nue de mon étonnement , qu'il s'y
précipita sur moi. Quoique l'excès
de ma surprise me permit à peine
de lui exprimer ma colere , il la lut

CONTE MORAL. 137

aisément dans mes yeux, & voulant se précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma résistance, à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent, il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée, je l'avouerai pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature qui me trahissoit me porta bientôt ce baiser dans le fond du cœur; il se mêla tout d'un coup à ma colère des mouvemens qui ne la laisserent plus agir qu'avec foiblesse. Tous mes sens se souleverent, un feu inconnu se glissa dans toutes mes veines; je ne sçai quel plaisir qui en le détestant m'entraînoit, remplit insensiblement toute mon ame; mes cris se convertirent en soupirs, & emportée par des mouvemens auxquels, malgré ma colère & ma douleur je ne pouvois plus résister, en gémissant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà , s'écria Moclès , une terrible situation ! Eh bien ! continuait-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je , reprit-elle ? quand je le pouvois je lui faisoit des reproches , mais c'étois machinalement. Je crois que je lui parlois , que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit ; je dis que je le crois , car je n'oserois l'affirmer. A mesure que ce trouble cruel augmentoit , je sentois expirer mes forces & ma fureur ; une confusion singuliere regnoit dans toutes mes idées. Je me m'étois pourtant pas encore rendue ; mais quelle résistance ! qu'elle étoit foible ; & que toute foible qu'elle étoit elle me coûtoit encore ! Je ne me rappelle , Moclès , ce souvenir qu'avec horreur , & la honte qu'il me cause , me le rend aussi présent que si je gémissois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu ! Ah Moclès ! comment , sentant tout le prix de cette innocence que l'on

cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du désordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi ? Comment des craintes si vives ne m'arracheroient-elles pas aux plaisirs, ou pourquoi les plaisirs laissoient-ils encore sur mon cœur tant d'empire à la vertu ? Je souhaitois, (mais avec quels efforts ! combien ne souffrois-je pas à souhaiter ? (que l'on vint m'arracher au sort qui me menaçoit. En même-temps que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agissoit sur moi avec la dernière violence, & qui cependant me déplaçoit moins que le premier, me faisoit désirer vivement que rien ne s'opposât à ma défaite. En rougissant de ce que je sentoiss, je brûloiss, d'en sentir davantage ; sans imaginer de nouveaux plaisirs, j'en souhaitoiss ; l'ardeur qui me dévoroit, commençoit à devenir un

140 L E S O P H A,
supplice pour moi, & à fatiguer
mes sens.

Quelle que fut l'yvresse dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur, & qui n'ayant pu m'arracher à ma foiblesse, continuoit de me la reprocher, lorsque ce jeune homme remarquant, sans doute, l'impression qu'il faisoit sur moi, poussa enfin jusqu'au bout, les outrages qu'il me faisoit. Il ... mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore ? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ces baisers dont il m'accabloit sans cesse, je n'avois point pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle insulte réveilla ma fureur ; hélas ! ce ne fut pas pour long-temps. Je sentois bientôt augmenter mon désordre ; jusqu'aux efforts que je faisois pour

CONTE MORAL. 141

échapper à cet audacieux , ou pour le déranger du moins , tout y contribuoit , tout achevoit de me séduire. Perdue enfin dans des transports inexprimables , dans un ravissement dont il me seroit impossible de vous donner l'idée , je tombai sans force & sans mouvement , entre les bras du cruel qui me faisoit de si sanglans affronts.

Quel état ! s'écria Moclès , & que j'en crains les suites ! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez , répondit Almaïde. Au milieu d'une situation dont j'avois d'autant plus à craindre , que je n'en craignois plus rien , je ne sçai pourquoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur , & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir , & que vous ne croirez peut-être pas , tant il est extraordinaire ! Dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer , & où lui-même paroïssoit au comble de l'égarement , ses yeux , dont

142 L E S O P H A ,
je ne pouvois soutenir l'éclat & l'impression, changerent; une sorte de langueur qui vint y regner, en bannit la fureur : il chancela, & en me pressant dans ses bras, avec plus de tendresse & moins de violence qu'auparavant, il devint, (juste punition des maux qu'il m'avoit faits!) aussi foible que je l'étois moi-même. En ce moment mon trouble commençoit à se dissiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'humiliation de mon ennemi; après l'avoir considérée avec tout le plaisir possible, & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentoisi plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit : mais cette confusion secrète dont j'étois accablée, me la ferma tou-

CONTE MORAL. 143

jours, & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'insolence de son procédé, je le quittai brusquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foiblesse dont je venois d'être capable me faisoit craindre.

Voilà, poursuivit-elle, la seule fois que je me sois trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas aux mouvemens que j'avois éprouvés, que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il est important d'essayer son ame; mais à propos, comment va la vôtre? ce récit a-t-il fait sur vous les impressions que vous craignez? Mais enfin, répondit-elle

en rougissant , elle n'est pas aussi tranquille qu'elle l'étoit. De sorte reprit-il , que si actuellement vous trouviez un téméraire , vous ne laisseriez pas d'en être un peu embarrassée. Ah ! ne me parlez plus de cela , s'écria-t-elle , ce seroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui , répondit-il avec distraction , cela se conçoit aisément.

En achevant ces paroles , il tomba dans la rêverie la plus profonde : de temps en temps il regardoit Almaïde d'un air interdit , & avec des yeux qui peignoient ses desirs , & son irrésolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de son trouble , l'encourageoit ; mais son inexpérience ne lui permettant pas de savoir le mettre à profit , peu s'en falloit qu'il ne lui devint inutile. La façon dont il devoit s'y prendre pour achever de séduire Almaïde , n'étoit pas la seule chose à laquelle il rêvoit. Retenu par le souvenir de ce qu'il avoit été , tyrannisé par l'idée des

CONTE MORAL. 149

plaisirs , le séduit , cessant de l'être , je le voyois tour-à-tour prêt à fuir , ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats , Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé , avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés , une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître ; des soupirs entrecoupés , de l'inquiétude , de la langueur , tout m'apprit mieux qu'elle ne le sçavoit elle-même , la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendroit la situation où deux personnes si sages , s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque temps qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avoit entraînés , & que , dans des cœurs accoutumés à la vertu , elle ne fît pas tout le progrès que mon état & les promesses de Brama me forçoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui de moment en moment devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embarras d'amener leur chute. Tous deux étoient également tentés, tous deux me sembloient avoir le même désir & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante, mais Almaïde & Moclès, loin de savoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient, ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards, encore mal assurés, le feu dont ils se sentoient brûler. Quand même ils se feroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, sçavoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux? Quelle honte ne seroit pas pour celui qui parleroit le premier, s'il

trou-

CONTE MORAL. 147

trouvoit dans le cœur de l'autre quelques restes de vertu; & comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence? En supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur & les bienséances de son sexe; qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs; & quoique pour toutes les femmes, cette loi ne soit pas inviolable, Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs sçavoit-elle comment Moclès la prendroit? Peut-être si elle eût été sûre qu'en la méprisant, il eût voulu céder, se feroit-elle étourdie là dessus; mais, s'il s'en tenoit simplement au mépris?

Après qu'ils eurent agité quel-

que temps en eux-mêmes , de quelle maniere ils pourroient se parler sans s'exposer à la honte de ne pas réussir , Moclès , de qui un aveu formel de ses sentimens auroit trop blessé l'orgueil & l'état , crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le Sophisme ; supposé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raison , & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même , ou à sauver sa gloire , en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réussît point , qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eut voulu employer pour se défendre , seulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de se séduire , ou à se justifier de sa séduction !

Oh parbleu ! dit alors le Sultan , on peut dire que s'il s'y prend mal , ce ne sera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais , dit la Sultane , je ne sçai pas pourquoi vous êtes si étonné qu'il ait fait tant de

C O N T E M O R A L : 149

réflexions ; il me semble que la situation où il se trouvoit exigeoit qu'il en fit quelques-unes. Quelques-unes, passe ; répondit Schah-Baham, & c'est précisément, parce qu'il n'en falloit que quelques-unes, qu'il n'avoit pas besoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens là fussent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes avec le temps qu'ils se donnoient pour cela. Vous avez risqué de faire une remarque judicieuse, reprit la Sultane. Vous avez risqué ! dit Schah-Baham, oserois-je bien vous demander ce que cela veut dire ? Vous avez de petites façons de parler, aussi peu respectueuses que j'en connoisse, & dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulut s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuses, qui occupoient Almaïde & Moclès, se succédoient avec une extrême promptitude ; &

si vous vouliez bien y penser, vous verriez que ce qu'Amanzéi ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dût pas suspendre deux minutes leurs résolutions. Eh bien ! répliqua le Sultan, le Conteur est donc une bête, s'il emploie tant de temps à rendre ce que les gens dont il parle, pensent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fussiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquitterois fort bien, repartit-il ; mais je ferois encore mieux que tout cela ; car, ce que je trouvois si difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le passer.

Les idées dans lesquelles Moclès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air si sérieux, & si occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder si long-temps le

CONTE MORAL. 151

silence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires. Vous avez raison, repartit-il, & c'est le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui disoit. N'en foyez pas surprise, continua-t-il, & ne foyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il fera dans ma bouche. Je suis désolé que ce jeune téméraire qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le temps d'achever son crime. Ah Moclès ! s'écria-t-elle, & pourquoi ? parce que, répondit-il, vous feriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long-temps, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laissera toujours subsister, puisque vous ne pourriez point répondre à mes questions, & qu'il seroit trop dangereux pour moi, d'interroger sur ce qui m'agite, une autre personne.

152 L E S O P H A ,

que vous. Ma curiosité roule sur des choses d'une nature si étrange pour un homme de mon caractère & de ma profession, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il est certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire sans rien risquer. C'est cela même, reprit-il, qui me feroit presque desirer que vous fussiez plus instruite, car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié, & de la façon dont vous comptez sur ma discrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me confier jusqu'à vos plus intimes mouvemens, m'en auroit convaincu. Sachons toujours ce qui vous occupe, repliqua-t-elle, peut-être à force de raisonner, viendrons-nous à bout.... Oh non! interrompit-il, vous ne pourriez

CONTE MORAL. 153

me donner que des conjectures ; & ce qui m'occupe est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter davantage , je vais vous dire ce que c'est , & vous jugerez s'il doit m'être indifférent , pensant comme je fais , d'être sur un pareil article , dans une si profonde ignorance. D'ailleurs votre intérêt s'y trouve joint au mien , puisqu'il n'est pas possible que , vertueuse comme vous êtes , vous ne soyez pas tourmentée des mêmes idées que moi. Vous m'effrayez ! lui dit Almaïde , parlez , je vous en conjure. Eh bien ! lui dit-il , je pense qu'il est possible que nous ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela se pourroit-il ! s'écria-t-elle , & d'un air assez fâché de ce que la conversation prenoit un tour si sérieux. Sans doute , reprit-il , & je vais vous en convaincre. Vous n'avez , vous , jamais éprouvé les douceurs de l'amour

154 L E S O P H A ,

(car , quelque chose que vous en puissiez croire , il n'est pas douteux que ce qui vous est arrivé avec ce jeune homme , ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite) moi , je l'ai toujours fui , est-ce là de quoi nous croire si parfaits ? mais , direz-vous , nous avons eu des desirs , & nous en avons triomphé. Est-ce donc une si grande victoire que celle là ? savions-nous ce que nous desirions ? sommes-nous même bien sûrs d'avoir eu des desirs ; non , notre orgueil nous a trompés : ce que nous avons pris pour les desirs les plus ardens , étoient , sans doute , de bien légères tentations. Ce n'est , peut-être , que par ignorance que nous nous y sommes mépris , plût au Ciel ! mais s'il est vrai (comme je crains bien) que la seule envie de nous exagerer nos triomphes , ou de croire seulement que nous en remportions , nous ait trompés là dessus , dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vè-

eu? Nous nous sommes flattés d'être vertueux pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous osions blâmer, & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela est vrai, dit Almaïde, vous venez de faire là une affligeante réflexion! Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, répliqua-t-il d'un air triste, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout simple qu'il est, ne laisse pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle; comme je suis précisément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus pressant à sçavoir ce que vous avez pensé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi; mais, comme je vous le disois tout à l'heure, nous ne sçavons réellement ce qui en est, &

vous n'en allez plus douter. En quoi consiste la vertu ? dans la privation absolue des choses qui flattent le plus les sens. Qui peut sçavoir quelle est la chose qui les flatte le plus ? celui là seul qui a joui de toutes. Si la jouissance du plaisir peut seule apprendre à le connoître , celui qui ne l'a point éprouvé ne le connoît pas ; que peut-il donc sacrifier ? Rien , une chimere ; car , quel autre nom donner à des desirs qui ne portent que sur une chose qu'on ignore ? & si , comme cela est décidé , la difficulté du sacrifice en fait seule tout le prix , quel mérite peut avoir celui qui ne sacrifie qu'une idée ? Mais après s'être livré aux plaisirs , & s'y être trouvé sensible , y renoncer , s'immoler soi-même , voilà la grande , la seule , la vraie vertu , & celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop , dit Almaïde , il est certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous

CONTE MORAL. 157

nous en sommes flattés pourtant ,
répondit vivement Moclès , qui
craignoit qu'en laissant à Almaïde le
temps de la réflexion , elle ne sentît
combien les raisonnemens qu'il em-
ploys étoient faux ; nous avons osé
le croire , & dès ce moment nous
voilà coupables d'orgueil. Je suis
bien aise , continua-t-il , & je vous
loue sincèrement de ce que vous
sentez que tant qu'on ne s'est point
mis à portée de pouvoir faire une
comparaison exacte du vice & de la
vertu , l'on ne peut avoir sur l'un &
sur l'autre que des idées fausses.
D'ailleurs , car ce mal tout grand
qu'il est , n'est pas le seul , on est sans
cesse tourmenté de desir d'appren-
dre ce que l'on s'obstine à ignorer.
L'ame exercée malgré elle-même
par ce mouvement de curiosité , en
a sûrement plus de négligence sur
ses devoirs ; en proie à des distrac-
tions fréquentes , elle perd à raison-
ner , à entrevoir , à suivre , à détail-
ler , à approfondir ce qu'elle a con-

çu, le temps que sans cette tourmentante idée qui l'obsède toujours, elle donnoit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle sçavoit à quoi s'en tenir sur ce qu'elle souhaite de connoître, elle feroit plus tranquille, elle feroit plus parfaite: il faut donc connoître le vice, soit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, soit pour être sûr de la sienne.

Quoiqu'Almaïde fut dans une situation à ne pouvoir guères saisir que ce qui, en lui démontrant la nécessité du plaisir, la délivroit de la crainte des remords, ce sophisme la fit frissonner; elle demeura quelques momens interdite, mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer sur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant sur sa terreur, elle me parut enfin plus surprise qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en serions plus parfaits? mais

CONTE MORAL. 159

Vraiment, repliqua-t-il, je n'en doute pas ; car, considérez de grâce la position où nous sommes, & jugez s'il en est de plus horrible. Je ne le vois que trop, dit-elle ; elle est réellement épouvantable !

Premièrement, continua-t-il, nous ne sçavons pas si nous sommes vertueux ; état triste pour des gens qui pensent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il est, n'est pas le seul malheur qu'entraîne notre situation : il n'est que trop certain que, contents de la privation que nous nous sommes imposée, il y a mille choses plus essentielles, peut-être, sur lesquelles nous nous sommes crus dispensés de nous observer ; par conséquent à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou (ce qui, sans être de la même importance, a cependant des inconvéniens considérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous

supposant tels que nous nous sommes crus jusques ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choisie, & je n'imaginerois pas qu'il y eut un grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'est pas douteux que ce sera du plus léger qu'il se chargera.

Je vous entends, dit-elle en soupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de scrupules ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baissant les yeux, & comment n'en être pas tourmenté, quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer en fait lui-même maître tant ! Ce moyen, reprit-il vivement, est dans le fond moins à craindre qu'il ne le paroît. Je suppose (& plutôt au Ciel que je ne suppose rien ;) que fatigués de notre incertitude, sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connoître le plaisir, & juger de ses charmes par

CONTE MORAL. 161

nous-mêmes ; quel seroit le danger de cette épreuve , de ne pouvoir pas nous y arracher , quand une fois nous l'aurions connu ? Pour des âmes un peu foibles, j'avoue que cela seroit à risquer ; mais il me semble que sans trop de présomption , nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si , comme à ne vous rien cacher , je le présume , ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit , ce ne sera pas la peine de nous livrer à des choses à la privation desquelles , flatteuses ou non , l'on a attaché de la gloire ; si au contraire , elles peuvent porter dans l'ame un trouble aussi grand qu'on l'affure , nous nous en priverons avec d'autant plus de joie , que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raisonnement , que sans doute Almaïde auroit détesté , si elle avoit été plus à elle-même , fit sur une ame qui n'attendoit plus pour succomber que l'apparence d'une

excuse, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque temps avec des yeux incertains & troublés, je sens comme vous, lui dit-elle, la nécessité absolue de cette épreuve ; mais avec qui la pourrions-nous faire en sûreté ?

A ces mots elle se pencha languissamment sur Moclès, qui peu à-peu s'étoit approché d'elle, au point qu'en ce moment, il la tenoit entre ses bras. Je crois, lui répondit-il, que si nous la voulions hazarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous sommes sûrs l'un de l'autre, & comme nous ne pouvons point douter que ce ne soit par une plus grande recherche de la vertu, que nous nous déterminions à des actions qui semblent la blesser, nous sommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curiosité qui ne part que d'un si bon principe. De quelque façon que ce puisse être enfin,
nous

CONTE MORAL. 163

nous y gagnerons , puisqu'au moins le souvenir de notre chute nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondit rien , elle paroïssoit encore incertaine ; Moclès qui vouloit , à quelque prix que ce fut , la déterminer , lui opposa pour achever de la vaincre , de ne tenter cette épreuve que par degrés , afin , disoit-il , que s'ils trouvoient dans leurs premiers essais assez de volupté pour fixer leurs doutes , ils n'allaient pas plus loin. Elle y consentit , bientôt ils s'égarèrent , & irritant leurs desirs par des choses qui , quoiqu'elles fussent faites sans graces , & avec maladresse , n'en prenoient pas moins d'empire sur leurs sens , ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils sentoient , jugerent à propos de poursuivre , ou ne purent s'arrêter & tout d'un coup vous devin-

164 L E S O P H A,
tan ? Non, Sire, répondit Amanzéi. Je ne comprends rien à cela, reprit Schah-Baham, & je sçai bien pourquoi, c'est que cela est incompréhensible ; car il n'est pas douteux qu'ils n'eussent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible Majesté, repartit Amanzéi, il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût imposé à l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché, répliqua le Sultan ; & dites-moi, duquel des deux vous défiâtes-vous le plus ? Le récit d'Almaïde, répondit Amanzéi, me donna sur elle de grands soupçons ; & l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès, quoiqu'elle fut extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le récit de son aventure, elle avoit supprimé la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison. Voilà bien les femmes ! s'écria le Sultan ; oh oui ! votre réflexion est juste : eh bien ! je

C O N T E M O R A L. 169

n'en ai rien dit, mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout; si je m'en étois vanté, il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez, allez, soyez en certain; ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La chose, toute probable qu'elle est, répondit Amanzéi, souffre des difficultés; Moclès, pour un homme jusques alors si irréprochable, me parut avoir bien de l'expérience. Ceci change la these, dit le Sultan, car.... ah oui! on le voit bien, c'étoit lui. Mais accordez-vous donc, dit la Sultane; c'étoit elle, c'étoit lui: pourquoi sans se tourmenter tant, ne pas penser que tous deux étoient de mauvaise foi? Vous avez raison, répliqua le Sultan, à la rigueur cela se pourroit: il me semble pourtant qu'il seroit plus plaisant que ce fut l'un ou l'autre, je ne sçai pas pourquoi, mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours, que dirent-ils après? Ce

166 L E S O P H A,
n'est pas-là ce qui m'intéresse le
moins.

Moclès fut le premier qui revint de son égarement, il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaïde; & sa raison reprenant peu-à-peu son empire, à l'étonnement succéda l'horreur : il sembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit ; il cherchoit à en douter, à se flatter qu'un songe seul lui offroit de si cruels objets. Trop sûr enfin de son malheur, il leva douloureusement les yeux sur lui-même, & se retraçant tout ce qu'il avoit fait pour séduire Almaïde, combien sa criminelle passion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amère.

Almaïde enfin ouvrit les yeux ; mais encore troublée, ne distinguant pas les objets aussi bien que Moclès, elle fut d'abord plus confuse qu'affligée. Soit enfin que le

C O N T E M O R A L. 167

désespoir où elle le voyoit lui fît sentir sa chute, soit que d'elle-même elle connût tout ce qu'elle avoit à se reprocher : Ah Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant, vous m'avez perdue ! Moclès en convint, il s'accusa de l'avoir séduite, la plaignit, tâcha de la consoler, & lui parla en homme vraiment humilié sur le danger qu'il y a à compter trop sur soi-même. Enfin après lui avoir dit tout ce que peuvent inspirer la plus vive douleur & le repentir le plus sincère, sans oser la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde restée seule, n'en fut ni moins honteuse, ni plus tranquille ; elle passa toute la nuit à pleurer & à se reprocher tout, jusques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus austère..... Voilà qui

acheve de me décider, interrompit

168 L E S O P H A,
le Sultan, ce n'étoit pas lui. Et
Almaïde, continua Amanzéi, tou-
jours inconsolable, quelques jours
après suivit son exemple. Ceci me
dérange, reprit le Sultan, il fal-
loit donc que ce ne fut pas elle.
Jamais question plus difficile à dé-
cider ne s'étoit offerte à mon es-
prit, & je la laisse à résoudre à
qui le pourra.

C H A P I T R E X.

*Où, entr'autres choses, on trouvera
la façon de tuer le temps.*

Quelque goût que j'eusse pris
pour la Morale, je commen-
çois à m'ennuyer chez Almaï-
de, lorsque Moclés la séduisit. Un
jour plus tard j'en serois sorti, per-
suadé qu'il y avoit au moins dans
Agra deux femmes insensibles, ma
patience heureusement me sauva
une idée fausse.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai long-temps ; les ridicules, ou les vices d'un genre qui m'étoit déjà connu, me promettant peu de plaisir, j'évitai avec soin ces maisons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courses me conduisirent dans un Fauxbourg d'Agra qui étoit rempli de maisons fort ornées ; celle pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune Seigneur qui n'y logeoit pas ; mais qui quelquefois y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis sur le soir arriver mystérieusement une Dame, qu'à sa magnificence, & plus encore à la noblesse de son air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ses charmes ; avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modestie, & une physionomie si douce, que je ne pus la voir sans m'intéresser à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il sembloit

qu'elle fût étonnée de la démarche qu'elle faisoit ; elle ne parla qu'en tremblant à l'Esclave qui la conduisoit , & sans oser lever les yeux , elle vint s'asseoir sur moi en rêvant , mais avec tant de langueur , qu'il ne me fut pas difficile de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle seule , & livrée à elle-même , que s'occupant des plus tristes réflexions , après avoir soupiré plusieurs fois , ses beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroissoit cependant plus tendre que vive , & elle sembloit moins pleurer des malheurs qu'en craindre. Elle avoit à peine effuyé ses pleurs , qu'un jeune homme fort bien fait & mis superbement , entra avec impétuosité , & en chantant , dans le cabinet. Sa présence acheva de troubler la Dame ; elle rougit , & en détournant ses yeux de dessus lui , & en se cachant le visage , elle tâcha de lui dérober la confusion où elle étoit.

C O N T E M O R A L. 171

Pour lui , il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant , & se jettant à ses genoux : Ah Zéphis ! lui dit-il , mes yeux ne me trompent-ils pas ! est-ce Zéphis que je vois ici ! est-ce vous ! vous que j'adore , & que je n'osois presque pas y espérer ! quoi ! c'est vous qu'enfin je tiens dans mes bras !

Oui , répondit-elle en soupirant , c'est moi qui n'aurois jamais du venir ici , c'est moi qui meurs de honte de m'y trouver , & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette solitude , s'écria-t-il , en lui baisant la main ! Ah ! répondit-elle , qu'un jour , peut-être , elle me coûtera de regrets ! Les preuves que je vous y donne de ma foiblesse deviendront plus cruelles pour moi , à mesure qu'elles s'effaceront de votre souvenir , & elles s'en effaceront , Mazulhim ; ou si vous vous les rappelez quelquefois , ce ne sera que pour

172 L E S O P H A ,
me mépriser de ce que j'aurai fait
pour vous. Mais quelle erreur ! ré-
pliqua-t-il d'un ton badin ; pou-
vez-vous , belle comme vous êtes ,
vous former de pareilles chimères ;
Sçavez-vous bien qu'*au vrai* , je n'ai
jamais aimé personne aussi tendre-
ment que vous ; & vous doutez de
mes sentimens ! Non je n'ai point
le bonheur d'en douter , reprit-elle
tristement ; je sçai que vous ne pou-
vez être ni constant , ni fidèle ; je
doute même que vous sçachiez ai-
mer ; cependant je vous aime , je
vous l'ai dit , & je viens dans ces
lieux vous le dire encore. Je sens
ma foiblesse dans toute son éten-
due , je m'en fais pitié à moi-même ,
j'en vois toutes les suites , & pour-
tant j'y cède. Ma raison me fait voir
tout ce que j'ai à craindre , mon
amour me fait tout braver.

Mais , en vérité répondit-il , sça-
vez-vous bien que vous me faites un
vrai tort mortel de ne me pas voir
aussi tendre que je le suis ? Ah ! Mas

CONTE MORAL. 173

zulhim, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que vous fentez tout ce que je vous sacrifie, & que vous rassurez mon cœur! Je vous aime, Mazulhim; si vous me connoissiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous; dites-moi que vous desirez qu'il y soit toujours. Si vous sçaviez combien j'ai besoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuseriez pas de me le dire, ne fut-ce même que par humanité. C'est à vous seul aujourd'hui que mon bonheur est attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'est mon seul bien & mes uniques vœux. Seroit-il bien vrai que vous fussiez incapable de penser pour moi comme je pense pour vous!

Ah! s'écria-t-il, je vous proteste..... Mazulhim, interrompit-elle, laissez-moi le soin de vous justifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même, & j'ai plus d'envie de croire

que vous m'aimez , que vous de me le persuader. Je vous avouerai , Madame , reprit-il d'un air plus sérieux que touché , que je ne me croyois pas assez malheureux pour que les preuves que depuis six mois j'ai tâché de vous donner de ma tendresse , vous en eussent aussi peu persuadé. Je sens bien qu'un amour extrême , tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inspirer , ne va jamais sans un peu de défiance ; si celle que vous me témoignez pouvoit ne tourmenter que moi , ajouta-t-il en la serrant dans ses bras , je m'en plaindrois beaucoup moins , & le plaisir de vous trouver si délicate , me feroit oublier combien vous êtes injuste ; mais c'est de votre repos qu'il s'agit ici , & si vous connoissiez mieux mes sentimens , vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'est infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots , il voulut prendre avec Zéphir les plus ten-

C O N T E M O R A L. 175

des libertés , mais elle se défendit d'un air si vrai , que ne pouvant plus imaginer que ce fut en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend seulement pas garde aujourd'hui , il la regarda avec étonnement. Eh quoi ! Zephis , lui dit-il , est-ce ainsi que vous me prouvez votre tendresse , & devois-je m'attendre à tant d'indifférence ? Mazulhim , répondit-elle en pleurant , daignez m'écouter. Je ne suis pas venue ici sans sçavoir à quoi je m'exposois , & vous me verriez verser moins de larmes , si je n'étois pas déterminée à me livrer à votre tendresse : je vous aime , & si je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur , je serois entre vos bras ; mais , Mazulhim , il en est encore temps , & nous ne sommes pas encore assez engagés l'un à l'autre , pour que vous deviez me cacher vos sentimens. Il n'y a pas de temps où il ne me soit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas ; mais jugez

combien j'aurois à me plaindre de vous , jugez quel seroit mon état , si je ne l'apprenois qu'après que ma foiblesse ne vous auroit rien laissé à desirer ! Dominé par le desir de plaire , accoutumé à l'inconstance par des succès qui ne se sont point démentis , vous ne cherchez qu'à vaincre , & vous ne voulez pas aimer. Peut-être est-ce sans passion pour moi que vous m'avez attaquée ? examinez bien votre cœur , vous êtes maître de ma destinée , & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuse. Si ce n'est pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi , en un mot , si vous ne m'aimez pas comme je vous aime , ne craignez pas de me le déclarer ; je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour , mais je mourrois de honte & de douleur , si je ne m'étois vue que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles , & les pleurs que Zéphis verfoit en les prononçant , n'attendrissent pas Mazulhim,

CONTE MORAL. 177

elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il ; mais que je les mérite peu ! est-il possible que vous vous imaginiez que je vous confonds avec ces objets méprisables, qui seuls jusqu'à ce jour ont paru m'occuper. J'avoue que la façon dont j'ai vécu a pu donner lieu à vos soupçons ; mais, Zéphir, voudriez-vous que j'eusse joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loisirs, la honte de les avoir aimées ? Il est vrai, je craignois l'amour ; eh ! que pouvois-je faire de mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes sans mœurs & sans principes, qui, dans l'instant même qu'elles me séduisoient le plus par leurs agrémens, me fauvoient par leur caractère, du danger d'une passion ! Je suis, dites-vous, accoutumé à l'inconstance par le succès. M'estimez-

vous assez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattasse d'en avoir eu quelques-uns ? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez si vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confusion ; pas une enfin qu'au prix de tout mon sang, je ne voulusse n'avoir point remportée, puisqu'elles me rendent moins digne de vous !

Zéphis, à ces paroles, parut un peu assurée, & tendit la main à Mazulhim, en attachant sur lui ses beaux yeux, avec cette expression tendre & touchante que l'amour seul peut donner. Oui, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime ! ah ! combien vivement ! avec quel plaisir je fens à vos genoux, qu'au milieu même des transports les plus ardens, ce n'étoit pas à l'amour que je sacrifiois ! qu'il m'est doux de le connoître, & de ne le connoître que par vous ! sans vos charmes, même sans vos vertus, j'au-
rois,

CONTE MORAL. 179

fois, sans doute, ignoré toujours ce sentiment auquel, jusques à vous, je refusois de me livrer. C'est à vous seule que je le dois, c'est pour vous seule que je veux en être éternellement rempli!

Ah Mazulhim ! s'écria-t-elle, que nous serions heureux si vous pensez ce que vous me dites ! s'il est vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours ! A ces mots, elle se pencha sur Mazulhim, & en le serrant tendrement dans ses bras, elle approcha sa tête de la sienne. La plus tendre yvresse étoit peinte dans ses yeux, & bientôt Mazulhim, par ses transports, en pénétra toute son ame. Dieux ! quels yeux quand il eut achevé de les troubler ! Je n'avois jamais vu les mêmes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fut, cependant, à rendre Mazulhim, l'Amant du monde le plus heureux, elle ne put sans se ressouvenir de ses craintes, & peut être de

sa vertu , le voir si près de son bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime , lui dit-elle , en lui opposant la plus foible résistance ; mais ne pouvez-vous.... Ah Zéphris ! interrompit-il , Zéphris ! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendresse !

Zéphris soupira , & ne répondit rien : plus vaincue par son amour qu'elle n'étoit persuadée de celui de son Amant , elle céda enfin à ses desirs. Trop heureux Mazulhim ! que de charmes s'offrirent à tes regards , & combien la pudeur de Zéphris n'en augmentoit-elle pas le prix ! aussi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé ; tout l'étonnoit , tout étoit en Zéphris l'objet d'un éloge & d'un baiser. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé , je la partageasse avec lui , il me sembla que pour la situation où il se trouvoit , elle duroit trop long-temps , & qu'elle sembloit même suspen-

dre, ou lui faire oublier ses desirs.

Il est bien vrai que plus on est délicat, plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie sans cesse; mais enfin, on ne sçauroit s'y plaire toujours, & si l'on s'y arrête; c'est moins pour y borner ses desirs, que pour y trouver de nouvelles sources de flammes. J'eus quelques instans assez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois, qu'à un excès d'amour, & les charmes de Zéphis justifioient cette idée. Vraisemblablement Zéphis le crut aussi, & plus long-temps que moi. Je ne concevois pas comment les transports d'un Amant si tendre, si pressé d'être heureux, s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter: il étoit vif sans être ardent; il louoit, il admiroit toujours: mais n'est-ce donc que par

des éloges qu'un Amant sçait exprimer ses desirs ?

Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur, Zéphris s'apperçut du peu de succès de ses charmes : elle n'en parut ni surprise, ni choquée, & tournant ses beaux yeux vers son Amant, levez-vous, lui dit-elle avec le plus doux sourire, je suis plus heureuse que je ne le pensois.

Mazulhim à ce discours, qui ne lui parut qu'insultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphris qu'il ne méritoit pas qu'elle eut de lui l'idée qu'elle sembloit en avoir prise. Forcé enfin de se rendre justice : Hélas, Madame, lui dit-il d'un ton qui me fit rire, c'est que vous m'avez attristé ! Votre trouble me divertit, répondit Zéphris ; mais votre douleur m'offenseroit. Il seroit trop cruel pour moi, que vous crussiez mon cœur blessé.... Ah Zéphris ! interrompit Mazulhim, qu'il est affreux d'avoir

tort avec vous , & difficile de s'en justifier ! Cessez donc de vous affliger , répondit tendrement Zéphris ; je crois que vous m'aimez , je ne le crois même que depuis un instant , & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendresse , que par des choses que vous vous reprochez.

Ah ! cela , comme l'on dit , est bon pour le discours , dit le Sultan ; mais dans le fond de l'ame , cette Dame là n'étoit sûrement pas contente. Premièrement , c'est que parfois-même , cela est affligeant , & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes , n'en sçauroit divertir une , ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas là elle seroit bien capricieuse. D'ailleurs , c'est que le sentiment n'est pas une chose si consolante , quand cela arrive , qu'on pourroit bien dire.

A ce propos , je me souviens qu'un jour (j'étois parbleu bien jeune ,) c'étoit une femme. Je ne vous

184 L E S O P H A ,
drai pas comment cela arriva ; nous étions pourtant tous deux . . . Réellement , je ne m'en ferois jamais défié ; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup . . . je ne sçai pas trop comment vous dire cela . Eh bien ! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galans ; plus je lui parlai , plus elle pleura . Je n'ai jamais vu cela qu'une fois ; mais il est vrai que c'étoit une chose bien attendrissante . Je lui dis pourtant entre autres choses , qu'il ne falloit désespérer de rien , que je ne l'avois pas fait exprès . . . Eh finissez votre cruelle histoire , interrompit la Sultane . Je trouve assez bon , reprit Schah-Baham , qu'il ne me soit point permis de faire un conte , & chez moi sur tout ; de là , comme je vous disois , poursuivit-il , j'ai conclu , & pour jamais , qu'il n'y a point de femme à qui cela ne fasse un certain plaisir ; par conséquent la Dame de Mazulhim qui disoit de si belles choses . . . auroit

CONTE MORAL. 185

tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la Sultane, cela est probable ; mais sçachez pourtant que ce que vous croyez si fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embarrasse. Ah oui, reprit le Sultan, je n'aurois, par exemple qu'à mais n'ayez pas peur ! continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parut de son aventure, il me sembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenoit.

Si quelque chose peut, lui dit-il, me consoler de cette affreuse disgrâce, c'est de voir qu'elle ne prenne rien sur votre cœur ; que de femmes me détesteroient, si elles avoient autant à se plaindre de moi ! Je vous avoue, répondit Zéphis, que je ferois peut-être comme elles, si je pouvois attribuer cet accident à votre froideur ; mais si, comme vous me l'avez dit, & que je le crois, l'amour seul trouble

186 L E S O P H A ,
vos sens , je ne trouve dans cette
aventure que mille choses plus flat-
teuses pour moi que tous vos trans-
ports. Je vous aime trop pour ne
pas croire que vous m'aimez ; peut
être aussi ai-je trop de vanité , ajou-
ta-t-elle en souriant , pour imagi-
ner qu'il y a de ma faute ; mais quel-
que soit le motif de mon indulgen-
ce ; ce qu'il y a de vrai , c'est que
je vous pardonne. Je vous avertis
au reste , que je serois moins tran-
quille sur le plus simple soupçon
sur votre fidélité , que sur ce que
vous appelez un crime. Oui, Ma-
zulhim , soyez-moi fidele , & puf-
sé-je toujours vous trouver tel que
vous êtes actuellement. Ce que j'y
perdrois du côté de ce que vous
appelez des plaisirs ne le trouve-
rois-je pas bien dans la certitude que
vous seriez constant ?

Pendant que Zéphris parloit , Ma-
zulhim qui auroit bien voulu lui
avoir moins d'obligation , n'épar-
gnoit rien de tout ce qui pouvoit

C O N T E M O R A L. 187

faire cesser son malheur. Zéphris se prêtoit à ses desirs avec une complaisance qu'intérieurement , peut-être , il n'approuvoit pas , parce que de moment en moment , elle le rendoit moins excusable. Cette complaisance même devenoit plus tendre , insensiblement elle augmentoit ; Zéphris défendoit moins , ou accordoit de meilleure grace ; ses yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu ; il sembloit que ce ne fut que dans cet instant qu'elle se fut véritablement rendue : elle n'avoit jusques là , que souffert les empressements de Mazulhim , alors elle les partageoit. Cette répugnance inséparable du premier moment que tant de femmes jouent , & que si peu sentent avoit cessé. Zéphris soutenoit sans embarras les éloges de Mazulhim , & paroissoit même desirer qu'il put se mettre à portée de lui en donner de nouveaux : elle rougissoit , & ce n'étoit pas la pudeur qui la faisoit

188 **L E S O P H A ,**
rougir ; ses regards ne se détour-
noient plus de dessus les objets qui
d'abord avoient paru les bleffer ;
la pitié que Mazulhim lui inspiroit,
enfin n'eut plus de bornes , cepend-
ant

Ah oui ? interrompit le Sultan ,
pendant J'entens bien , voilà
un impertinent homme ! Je ne
connois rien qui soit à la longue
plus insupportable que les procédés
qu'il a avec Zéphis ; je suis bien sûr
qu'elle s'en fâcha. Et moi , dit la
Sultane , je le suis du contraire : se
fâcher d'un pareil malheur , c'est
le mériter. Bon , reprit le Sultan ,
pensez-vous qu'une femme fasse une
pareille réflexion ? Ce qu'il y a de
certain pour moi , c'est qu'en pareil
cas je me facherois , & si je ne m'en
croirois pas moins raisonnable ,
non. Voyons pourtant ce que dit
Zéphis , car , à ce que je vois , en
cela comme en toute autre chose ,
chacun a son goût.

Quelque indulgente qu'elle fut ,

CONTE MORAL. 189

reprit Amanzei , l'obstination du malheur de son Amant me parut l'ennuyer ; soit qu'ayant plus fait pour lui que la première fois , elle crut le mériter moins ; soit qu'étant en ce moment plus favorablement disposée , elle trouvât dans sa raison moins de force pour le soutenir.

Mazulhim , moins convaincu que Zéphis de son infortune , ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs , ne pensant pas de Zéphis aussi bien qu'il le devoit , tenta ce que , s'il eut été plus sage , ou plus poli , il n'auroit pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montrait moins encore de présomption dans Mazulhim , que la mauvaise opinion qu'il osoit avoir de ses charmes.

Malgré son trouble , il lui échappa un souris malin qui sembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point personne avec qui cette témérité fut placée , & put être heu-



190 L E S O P H A,
reuse. Sûre qu'il en feroit bientôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrépidité que toute femme est assez vaine pour avoir en pareil cas, mais qui n'est point dans toutes justifiée par le succès. Quoique Mazulhim fut en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une situation dont on pût le féliciter, & quels que fussent ses efforts, Zéphris eut raison de ne les avoir pas craints.

A l'air étonné de Mazulhim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui, comme Zéphris, ne pussent dans ses malheurs, lui laisser aucunes ressources. Ce que je dis toutefois sans vouloir en offenser aucune; & que sçait-on, d'ailleurs, si ce feroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre?

Quoi qu'il en soit, la surprise de Mazulhim fut si plaisamment mar-

CONTE MORAL. 191

quée , & aux dépens de beaucoup d'autres femmes , faisoit si bien l'éloge de Zéphis , qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé , lui dit-elle , je vous l'aurois dit , mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois assurément eu tort , répondit-il , mais je ne devois pas m'y attendre ; une expérience de dix ans toujours heureuse , me faisoit croire toujours possible , ce qu'avec vous seule j'ai inutilement tenté. Ah Zéphis ! ajouta-t-il , faut-il que je trouve dans ce qui devrait combler mes desirs de nouvelles raisons de me plaindre ? En effet , répondit-elle en riant , je conçois combien vous êtes malheureux , & vous devez aussi être bien sûr de toute ma pitié. Zéphis ! reprit-il avec un transport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus , rien n'égale ma tendresse , que vos charmes ; chaque moment augmente mon ardeur , & mon désespoir ; & je sens... Eh Mazulhim ! inter-

rompit-elle , quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte ? Non , s'il est vrai que vous m'aimiez , vous n'êtes pas à plaindre. Un seul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaisirs que vous cherchez , si vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos sentimens me charment & me pénètrent , dit-il ; mais en redoublant mon amour , ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finissons cet entretien , dit Zéphris en se levant. Quoi ! s'écria-t-il , voudriez-vous déjà me quitter ? Ah Zéphris ! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma situation ! Non Mazulhim , repliqua-t-elle , je vous ai promis de passer ce jour avec vous. Eh ! puisse-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi ! Mais sortons de ce cabinet : allons jouir de la délicieuse fraîcheur qui commence à se répandre ; distraire votre imagination , la détourner enfin de dessus les objets qui l'attristent ,

CONTE MORAL. 193
peut-être , Mazulhim , plus on
cherche les plaisirs , moins on peut
les goûter ; essayons si , en y arrê-
tant moins notre pensée , nous ne
nous y disposerions pas mieux.

La généreuse Zéphris sortit en
achevant ces paroles , & Mazulhim
lui donna la main , de l'air du monde
le plus respectueux.

Ce qu'il y a de singulier , c'est
que ce Mazulhim qui employoit si
mal les rendez-vous qu'on lui don-
noit , étoit l'homme d'Agra le plus
recherché ; il n'y avoit pas une fem-
me qui ne l'eut eu , ou qui ne voulut
l'avoir pour amant ; vif , aimable ,
volage , toujours trompeur , & n'en
trouvant pas moins à tromper , tou-
tes les femmes le connoissoient &
toutes cependant cherchoient à lui
plaire ; sa réputation enfin étoit
étonnante. On le croyoit ! ... que
ne le croyoit-on pas ! & pourtant ,
qu'étoit-il ? que ne devoit-il pas à
la discrétion des femmes , lui qui
ayant pour elles de si mauvais pro-

194 L E S O P H A ,
cédés , les ménageoit cependant si
peu ?

Après une heure de promenade ,
Zéphis & lui revinrent du jardin.
Je cherchai promptement dans
leurs yeux s'ils étoient plus contens
que lorsqu'ils étoient sortis. A l'air
modeste de Mazulhim , je crus que
non , & je ne me trompois pas. Zé-
phis s'assit sur moi , nonchalam-
ment , & Mazulhim se mit à ses
pieds , sur des carreaux. Ayant assez
peu de chose à lui dire , & n'imagi-
nant d'abord aucune sorte d'amuse-
mens qu'il fut en état de lui procu-
rer , il s'abandonna à la rêverie , en
la regardant assez tendrement.
Honteux peu de temps après , du
personnage qu'il jouoit auprès de
la plus belle femme d'Agra , mais
consterné encore de ses malheurs ,
tremblant , en voulant les réparer ,
d'effuyer de nouveaux affronts , il
fut quelques momens sans sçavoir à
quoi se déterminer. Il craignit enfin
que son silence & sa froideur ne pa-
russent

CONTE MORAL. 195

russent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir par un coup d'éclat, de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même, si elle se prêteroit aux nouvelles entreprises de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne lui refusoit rien. Desiroit-il d'être heureux, ou la connoissoit-il assez peu pour croire qu'elle seroit blessée, s'il ne cherchoit pas à le devenir ? étoit-ce enfin l'amour, ou la vanité qui le ramenoit si tendre ?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Muzulhim (soit qu'il cherchât uniquement à se tirer d'une situation qui l'ennuyoit, soit que,

comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulut empêcher Zéphis de s'ennuyer) crut devoir employer ces riens, charmans quand ils précèdent ou suivent une conversation sérieuse; mais qui par leur frivolité ne font pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refusa d'abord de s'y prêter, mais croyant à l'empressement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaisance qu'il n'avoit besoin qu'elle en eut, elle consentit par pure générosité, & en haussant les épaules, à ce dont il se faisoit de si grandes idées, & dont, car il faut lui rendre justice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif, & même ennuyé qu'elle garda long-temps, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ses soins, & comme il étoit l'homme de son temps qui sçavoit le mieux traiter les petites choses, il la força à lui prêter plus d'at-

CONTE MORAL. 197

ention, de l'attention il la conduisit à l'intérêt : le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, disparut insensiblement à ses yeux ; elle seconda elle-même l'illusion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaisirs l'imagination est la source, & combien sans elle, la nature seroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une source pour lui, que comme une sorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphris, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphris, devenus même plus touchans, lui firent sentir cette émotion qu'il avoit jusques là cherchée si vainement, & dans le doux désordre qui commençoit à s'emparer de ses sens ayant perdu le souvenir de ses malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abbatu, il vainquit enfin glorieusement ces obstacles, par lesquels il s'étoit

198 L E S O P H A,
vu si long-temps , & si cruellement
arrêté.

J'entens , dit alors le Sultan ,
c'est fort bien fait : *il vaut mieux tard
que jamais* ; c'est-à-dire que.... N'al-
lez-vous pas nous expliquer cela ,
interrompit la Sultane , & pensez-
vous qu'Amanzei ait eu la pruden-
ce , ou la finesse de nous laisser
quelque chose à deviner ? Je n'en
sçais rien , reprit le Sultan , ce ne
sont pas là mes affaires ; mais enfin ,
c'est que , comme vous le sçavez
aussi-bien que moi , ce Mazulhim
est un peu sujet à des accidens , &
qu'il me paroît tout simple que l'on
s'informe.... parce que par hazard ,
il se pourroit.... Eh bien ! dites-
moi donc un peu , Mazulhim ?

Sire , il fut heureux ; mais il sça-
voit mieux offenser , qu'il ne sça-
voit réparer les outrages qu'il fai-
soit , & je doute que s'il eut eu af-
faire à une personne moins géné-
reuse que Zéphis , il eut pu pour si
peu obtenir un pardon. Plus vain

qu'il n'étoit amoureux , il me parut moins sentir le bonheur de posséder Zéphis , que le plaisir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une conversation tendre , où Zéphis mit beaucoup de sentiment & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de temps après , on servit un souper où il avoit épuisé la délicatesse & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la présence de son Amant , lui dit mille choses fines & passionnées qui ne me firent pas moins admirer son esprit que sa tendresse. Quoique lui-même fut étonné de tant de charmes , ils n'agissoient pas sur lui aussi vivement que sur moi , & il me parut que son orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zéphis , que son cœur n'étoit touché de cette passion vive & délicate qu'elle avoit pour lui , & dont malgré ce qu'elle craignoit de son inconstance , elle étoit uniquement remplie.

Si la possession de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'auroit du , il en étoit du moins devenu plus vif ; son cœur inaccessible au sentiment, languissoit encore ; toutes les vertus de Zéphis , que l'ingrat louoit sans les connoître , & peut-être sans les lui croire , loin de l'attacher à elle sembloient l'en éloigner & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui , mais elle commençoit à lui inspirer les desirs. Il la regardoit avec transport , il soupiroit , il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui , & sembloit attendre avec impatience que le souper finit. Il le lui dit même ; mais soit qu'elle s'y amufât , soit qu'elle n'eut pas si bonne opinion que lui de l'après-souper , elle étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit , il la pressa , bientôt... Ah Mazulhim ! que tu aurois été heureux , si tu avois sçu aimer !

Peu de temps après, Zéphis sortit, & Mazulhim la suivit, en lui faisant des protestations d'amour & de reconnoissance, que je crus d'autant moins vraies, qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop estimable, pour qu'il put s'attacher constamment à elle ; elle étoit vraie, sans fard, sans coquetterie ; Mazulhim étoit sa première affaire, mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu, qu'une liaison où il ne trouvoit ni plaisir ni amusement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui nées sans sentiment & sans pudeur, ont mille aventures, sans avoir un Amant, & qu'à l'indécence de leur conduite, on pourroit accuser de chercher plus encore le déshonneur que le plaisir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plut aux femmes de ce genre, & qu'à son tour, il les recherchât.

Mais Amanzéi, demanda la Suite

202 L E S O P H A,
tane, comment un homme de si
peu de mérite avoit-il pu toucher
une personne aussi estimable que
vous nous avez peint Zéphis ? Si
Votre Majesté vouloit bien se res-
souvenir du portrait que j'ai fait de
Mazulhim, répondit Amanzéi, elle
s'étonneroit moins qu'il eut sçu
plaire à Zéphis ; il avoit des agré-
mens, & sçavoit feindre des vertus.
Zéphis d'ailleurs ne seroit pas la
premiere femme raisonnable qui
auroit eu le malheur d'aimer un
fat, & Votre Majesté n'ignore pas
qu'on ne voit autre chose tous les
jours. Sans doute, dit le Sultan,
par exemple, il a raison, l'on ne
voit que cela ; au reste, ne me de-
mandez pas pourquoi, car je n'en
sçais rien. Ce n'est pas à vous non
plus que je le demande, reprit la
Sultane. Ce sont des choses, qu'a-
vec tout l'esprit que vous avez, il
me paroît simple que vous ne sça-
chiez pas.

Qu'une femme raisonnable, con

tinua-t-elle , se rende à un amour également tendre & constant ; que sûre des sentimens & de la probité d'un homme qui l'aime (si toutefois quelque chose peut jamais l'en affurer) elle se livre enfin à lui , cela ne me surprend pas ; mais qu'elle soit capable de foiblesse pour un Mazulhim ! voilà ce que je ne puis comprendre. L'amour, répondit Amanzei , ne seroit pas ce qu'il est , si.... Si, si interrompit le Sultan , allez-vous faire long-temps les beaux esprits ? & ne vous souvient-il plus que j'ai défendu les dissertations ? Que vous importe , dites-moi , que cette Zéphis aime ce Mazulhim , que l'une soit une bégueule , & l'autre un fat ? Eh bien ! elle l'aime tel qu'il est. Vous voulez savoir pourquoi , que ne demandiez-vous à Amanzei , pendant qu'il étoit femme ? croyez-vous qu'il se souvienne de cela lui à présent ? Vous êtes cause , au reste , avec tous vos discours , que les contes que l'on

204 L E S O P H A ,
me fait , ne finissent point , & cela
m'excède. Voyons , Emir , où en
étiez-vous ? que devint cette Zéphis
si raisonnable qu'elle en ennuye ?
qu'elle fut la fin de tout cela ?

Celle qu'elle devoit avoir , re-
prit Amanzei ; Manzulhim ne vou-
lant pas d'abord manquer totale-
ment d'égards pour Zéphis , la trom-
pa le plus secrettement qu'il put.
Ou les ménagemens qu'il eut pour
elle , ne furent pas assez habile-
ment employés pour la tromper
long-temps , ou les infidélités qu'il
lui faisoit étoient trop fréquentes ,
& trop marquées , pour qu'il put
toujours les lui dérober. Quoi qu'il
en foit , elle se plaignit ; mais com-
me avec toutes les délicatesse de l'a-
mour le plus tendre , elle en avoit
tout l'aveuglement , il vint aisé-
ment à bout de la calmer. Il con-
tinua ses infidélités , & elle recom-
mença ses reproches. Enfin il s'im-
patienta , & peu touché de son
amour & de ses larmes , il rompit

C O N T E M O R A L. 205
absolument avec elle , & la laissa
livrée à la honte de l'avoir aimé ,
& à la douleur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le Sultan, il fit fort
bien de la quitter ; & la preuve de
cela, c'est que j'aurois fait de mê-
me. Je sçais bien qu'elle étoit fort
belle, qu'elle avoit beaucoup de
mérite ; mais ce mérite là m'auroit,
moi qui veux qu'on me divertisse,
ennuyé tout comme lui. Ce n'est
pourtant pas que je sois un Mazul-
him, je pense qu'on ne me le repro-
chera pas ; mais c'est qu'il ne laisse
pas d'être plaissant de quitter des
femmes , quand ce ne seroit uni-
quement que pour entendre ce
qu'elles en disent.



C H A P I T R E X I .

*Qui contient un recette contre les
Enchantemens.*

TROIS jours après que j'eus vu Zéphis pour la première fois, Mazulhim arriva seul. A peine avoit il eu le temps de donner quelques ordres, qu'une petite femme dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit pas d'éclat ; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines, & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit seulement pas remarquée. Aussi, étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de la voir.

Ah ! s'écria-t-il en la voyant, c'est vous : mais sçavez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure !

CONTE MORAL. 207

Cette beauté qui, malgré ses airs enfantins, avoit trente ans au moins, s'avança vers Mazulhim avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces; & sans lui répondre, ni presque le regarder: Vous aviez raison, lui dit elle, de me dire que votre petite maison étoit jolie; mais, c'est qu'elle est charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! cela est divin! N'est-il pas vrai, répondit-il, que c'est la plus jolie du Fauxbourg? Ne diroit-on pas à ce propos, répliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup? Ce cabinet-ci est charmant! continua-t-elle, galant au possible! Je suis, dit-il, charmé de vous y voir, & qu'il vous plaise. Oh pour moi, répliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait pour y venir, toutes les façons que je devois; ce n'est pas que je ne sçache, aussi bien qu'une autre, l'art de filer, & de mettre de la décence dans une affaire, mais ... vous ne le

pratiquez pas , interrompit-il , oh ! pour cela l'on vous rend justice. C'est que cela est vrai au moins , reprit-elle , exactement , je ne suis point fausse. Hier , quand vous me dites que vous m'aimiez , & que vous me proposâtes de venir ici..... je fus pourtant bien tentée de vous répondre non , mais la vérité de mon caractère ne me le permit point ; je suis franche , naturelle , vous me plaisez , & me voilà. Vous n'en pensez pas plus mal de moi , peut-être ? Qui ! moi ! répondit-il en haussant les épaules , voilà une belle idée ! j'en penserois mille fois mieux , s'il m'étoit possible. Au vrai , vous êtes charmant , reprit-elle ; mais dites-moi donc ? y a-t-il long-temps que vous êtes ici ? J'arrivois , repartit-il , & j'en rougis , j'en suis confondu : mais vous avez pensé être ici la première. Cela auroit vraiment été joli , dit-elle , & je n'aurois pas manqué de vous en sçavoir gré. Vous concevez bien , ré-

pondit-il', qu'on ne fait pas ces choses là exprès , & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empressés. Oui, oui , reprit-elle , je le conçois bien , je ne l'aimerois pourtant pas. Écoutez donc , que je vous dise des nouvelles. Zobéide vient dans la minute de quitter Areb-cham ; ne lui a-t-elle fait que cela , demanda-t-il ? Et Sophie , continua-t-elle , vient de prendre Dara. N'a-t-elle pris que lui , demanda-t-il encore ?

Pendant qu'elle parloit , Mazulhim qui la connoissoit trop pour la respecter seulement un peu , prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parut plus émue que lui , elle promena ses yeux dans le cabinet avec distraction , puis les ramenant sur sa montre , mais , quelle folie donc , Mazulhim , lui dit-elle , est-ce que nous ferons seuls tout le jour ? Voilà une assez bonne question ! répondit-il ; sans doute nous ferons seuls. Mais vraiment , reprit-elle , je n'vois pas

compté là deffus ; laissez donc ! ajouta-t-elle fans aucun desir qu'il finît , ni qu'il continuât (aussi ne s'en embarrassa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes au vrai d'une folie qui ne ressemble à rien ; & à propos de quoi être seuls s'il vous plaît ? Il me semble , répondit froidement Mazulhim , que cette conversation n'empêchoit pas de s'amuser , que cela étoit convenu entre nous. Convenu ; dit-elle , quel conte ; où avez-vous donc pris cela ? je n'en ai pas dit un mot , je vous jure ; après tout , cela m'est égal , & je sçaurai bien vous contenir. Ah pour cela , laissez donc / vous avez des façons singulieres. Pas trop , il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs , étant ensemble comme nous y sommes , je dois croire que je n'outré rien. Ah Zulica ! ajouta-t-il vous qui avez du goût , dites-moi ce que vous pensez de ce plafond ; C'étoit à cela que je rêvois , dit-elle , je le voudrois moins chargé

CONTE MORAL. 211
gé de dorure; tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-elle en s'asseyant sur ses genoux, & selon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger.

Quand j'y pense, reprit-elle, il faut que je sois bien folle pour croire que vous me ferez fidèle, vous qui ne l'avez encore été à personne. Ah! ne parlons pas de cela, repliqua-t-il en s'occupant toujours, (& grâces aux bontés de Zulica) fott commodément; vous seriez peut-être bien embarrassée, si j'étois plus constant que vous me soupçonné de l'être. Vous ne voulez donc pas me laisser! dit-elle, en ne faisant pas le moindre mouvement pour lui échapper, ou pour le contraindre. A l'égard de la constance, continua-t-elle aussi froidement que s'il n'eut pas continué lui, j'en ai dans le caractère, j'ose le dire. Ce n'est pas aujourd'hui une vertu que la constance, tant elle est commune, répondit-il, & l'on peut sans se

vanter, dire qu'on est capable; vous avez pourtant, malgré celle dont vous pouvez vous piquer, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je sçais, & vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les Amans que vous avez eus. Eh bien! dit-elle, en ce cas-là vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage: finissez donc! vous me tourmentez! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin, repliqua-t-elle, c'est toujours plus que je ne veux. Quoi! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas! allez-vous avoir un caprice? N'avons-nous pas tout réglé? Eh mais.... oui, répondit-elle, mais.... Ah Mazulhim! vous me déplaîsez! C'est un conte, repartit-elle froidement, cela ne se peut pas.

Alors il la posa doucement sur moi. Je vous assure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je suis outrée contre vous; je vous le dis, c'est que je ne vous le par-

CONTE MORAL. 213

donnerai jamais une telle insulte.

Malgré ces terribles menaces de Zulica , Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entr'autres choses , il avoit la mauvaise habitude de ne s'attendre jamais , & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre personne , il lui déplut en effet à un point qu'on ne sçauroit imaginer. Cependant, malgré sa colere, elle attendit , & sa vanité lui fit suspendre son jugement. Dans toutes les occasions où elle s'étoit trouvée, (& elles avoient été fréquentes assurément) on ne lui avoit jamais manqué ; c'étoit pour elle une preuve incontestable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit si peu digne d'estime , de quels prodiges, si l'on en croyoit le Public, n'étoit-il pas capable ! Si (comme la chose lui paroissoit assez avérée) elle n'avoit rien à se reprocher, par quel hazard Mazulhim qui , disoit-on n'avoit jamais eu tort avec personne.

ne, en avoit-il avec elle un si singulier ? Elle avoit oui dire à tout le monde qu'elle étoit charmante ; la réputation de Mazulhim étoit trop belle pour qu'il ne méritât pas , au moins , par quelque endroit ; donc ce qui lui faisoit faire tant de réflexions , n'étoit point naturel , & ne pouvoit pas durer.

Avec ces consolantes idées , & d'oui-dire en oui-dire Zulica s'étoit armée de patience , & cachoit son dépit le mieux qu'il lui étoit possible. Mazulhim cependant tenoit les propos du monde les plus galans sur les beautés qui sembloient le toucher si peu. Il falloit , disoit-il , que pour le rendre tel qu'il se trouvoit , tous les Magiciens des Indes eussent travaillé contre lui ; mais continuoit-il , que peuvent leurs charmes contre les vôtres ? Aimable Zulica ! ils en ont differé le pouvoir , mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela Zulica plus fâchée

que Mazulhim n'étoit déconcerté , ne lui repondit que par des souris malins , mais auxquels , de peur de l'achever , elle n'osoit donner toute l'expression qu'elle auroit voulu. Vous êtes , lui demanda-t-elle d'un air railleur , brouillé avec des Magiciens ? Je vous conseille de vous raccommo-der avec eux ; des gens capables de jouer de pareils tours , sont de dangereux ennemis ! ils le seroient moins , si vous vous étiez bien mise en tête de leur en donner le démenti , répondit-il , & je doute aussi que malgré leur mauvaise volonté , si je vous aimois avec moins d'ardeur , j'eusse éprouvé... Oh ! c'est un propos auquel j'ajoute assez peu de foi , que celui que vous me tenez là , interrompit Zulica , qui ayant déterminé en elle-même le temps que l'on pouvoit rester enchanté , croyoit alors avoir accordé assez de répit. Je sçais bien , reprit-il , que si vous me jugez à la rigueur , vous ne devez pas être contente ; mais

216 L E S O P H A ,
moins vous l'êtes , plus vous devriez
achever de me mettre dans mon
tort. Je doute , repliqua-t-elle , que
cela fut convenable. Je vous croyois
moins attachée à la décence , reprit-
il d'un air railleur , & j'osois espé-
rer... Vous prenez assurément bien
votre temps pour railler , interrom-
pit-elle , vous avez raison ! rien n'est
si glorieux pour vous , que cette
aventure ! Mais , Zulica , ne vou-
driez-vous donc jamais sentir que
le tonque vous prenez ne peut que
me nuire & perpétuer mon humili-
ation ? C'est , je vous jure , dit-el-
le , ce dont je me soucie le moins.
Mais , lui demanda-t-il , si vous vous
en souciez si peu , de quoi vous fa-
chez-vous tant ? Vous me permet-
trez de vous dire , Monsieur , que
c'est une fort sotté question , que
celle que vous me faites.

A ces mots elle se leva malgré
tous les efforts qu'il fit pour la re-
tenir ; laissez-moi , lui dit-elle d'un
ton aigre , je ne veux ni vous voir ,

ni vous entendre ? Affurément ! s'écria-t-il , j'en ai vu d'aussi malheureuses , mais je n'en ai jamais vu d'aussi fâchées.

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica ; désespérée de l'accident qui lui arrivoit , outrée de l'air froid de Mazulhim , elle s'en prit dans sa fureur à un grand vase de porcelaine qu'elle trouva sous sa main , & qu'elle brisa en mille morceaux. Hélas ! Madame ! lui dit Mazulhim en souriant , vous n'auriez rien trouvé ici à briser , si toutes les personnes qui n'y ont pas été contentes de moi , s'en étoient vengées de la même manière ; au reste , ajouta-t-il en s'asseyant sur moi , je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît tout-à-fait , dit Schah-Baham , elle a du sentiment , & n'est pas comme cette Zéphis , à qui tout étoit égal , & qui d'ailleurs étoit bien la plus sotté précieuse que j'aie de ma vie

rencontrée ! Je sens qu'elle m'intéresse infiniment , & je vous la recommande , Amanzéi ; entendez-vous ; tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire , répondit Amanzéi , je la favoriserai autant que le respect du à la vérité pourra me le permettre.

Mazulhim en finissant de parler , se mit à rêver d'un air distrait. Zulica qui étoit allée s'asseoir dans un coin , & loin de lui , soutint assez bien pendant quelque temps la méprisante indifférence qu'il lui témoignoit , & pour la lui rendre , elle se mit à chanter. Ou je me trompe , lui dit-il , quand elle eut fini , ou le morceau que Madame vient de me chanter , est d'un tel Opéra. Elle ne répondit rien. Vous avez , continua-t-il , une jolie voix , peu étendue , mais flûtée , & dont les sons vont droit au cœur. Il est heureux qu'elle vous plaise , répondit-elle , sans le regarder. Vous ne le croyez peut-être pas , repartit-il ; mais il

est vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoissent aussi bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve, & que je vous dirais, si je pouvois à présent vous paroître digne de vous louer; c'est une expression charmante, qui ne laisse rien à desirer par sa vivacité & par sa justesse, & que vos yeux secondent si bien qu'il est impossible de vous entendre, sans se sentir remuer, jusques au fond du cœur. Vous allez me répondre encore, qu'il est heureux, que cela me plaise?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne suis pas fâchée que vous me trouviez des choses aimables, & plus je vous sçais connoisseur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà précisément, dit-il, la raison qui me feroit desirer de mériter les vôtres. Ah sans doute! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoissez à rien, répondit-il, & pour mettre le comble à l'injustice, n'i-

maginerez-vous pas aussi qu'il m'est indifférent que vous pensiez de moi bien ou mal ? Joindrez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déjà faites ? Ah Zulica ! est-il possible que ce qui devoit augmenter votre tendresse , ne serve qu'à vous irriter contre moi !

Est-il possible aussi , reprit-elle avec emportement , que vous me croyez assez dupe pour regarder comme une preuve d'amour , l'affront le plus sanglant que jamais vous puissiez me faire ! Un affront ! s'écria-t-il ; aimable Zulica ! vous connoissez peu l'amour , si vous croyez que nous devons vous & moi rougir de ce qui nous est arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus : les gens que vous avez honorés de votre tendresse , vous ont aimée bien peu , si vous ne les avez pas trouvé tous , aussi malheureux que moi.

Oh pour cela , Monsieur , dit-elle en se levant , finissez , ou je vous

CONTE MORAL. 221

quitte; je ne puis plus soutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous blessent, repondit-il, & je suis surpris, je l'avoue, de ce qu'ils font cet effet-là sur vous; mais, ce dont je ne reviens pas, c'est que vous vous obstiniez à me trouver si coupable. Je trouverois tout simple qu'une femme ordinaire, sans monde, sans usage, s'offensât mortellement d'une aventure pareille: mais vous! que vous soyez précisément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu! en vérité cela n'est pas pardonnable. En effet! dit-elle, il faut être sotte au dernier point, pour ne la pas trouver flatteuse, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impression singulière que j'ai faite sur vous! Raillerie à part, dit-il en voulant se lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monsieur, s'écria-t-elle, je vous défens de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, toutes injustes

qu'ils font , & je prouverai de loin , puisque vous le jugez à propos. Oui, répliqua-t-elle , cela vous fera sûrement plus commode ; mais faisons mieux , n'en parlons plus ; aussi bien ne suis-je pas assez imbécile , pour que vous puissiez me persuader jamais , que plus un Amant a de tendresse , moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'est-à-dire , reprit-il d'un air nonchalant , que vous croyez précisément le contraire , vous ? Oüi , repartit-elle , précisément ; c'est qu'on ne peut pas être plus persuadée d'une chose , que je le suis de celle-là. Eh bien Madame , vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde , & si je ne vous aimois au point que je ne connois sous le Ciel rien d'assez fort pour m'arracher à vous , je vous avouerais , Madame , que cette façon de penser m'en éloigneroit pour jamais. Il seroit en effet , dit-elle , assez éton-

CONTE MORAL. 229

nant qu'elle vous plut beaucoup.

Oh non, reprit-il d'un air détaché, je ne suis pas intéressé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi ; mais c'est qu'il est décidé de tout temps, que plus on a d'amour, moins on a l'usage de ses sens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs grossiers, & incapables de se laisser pénétrer des charmes de la volupté, de se posséder dans les momens où vous m'avez trouvé si loin de moi-même. Si l'espoir du plaisir suffit pour troubler un amant, jugez de ce que doit produire sur lui l'approche de ces instans heureux qu'il a si vivement desirés ; combien son ame doit s'être usée dans les transports qui les précèdent, & si ce désordre que vous me reprochez, est aussi désobligeant pour une femme qui sçait penser, que ce sang froid dont, faute d'y réfléchir sans doute vous voudriez que j'eusse été capable. Franchement, ajouta-t-il en

s'allant jeter à ses genoux, seroit-ce la première fois que vous.. Ah ! cessez cette mauvaise plaisanterie , interrompit-elle , laissez-moi , je veux sortir , & ne vous voir de ma vie. Mais , Zulica , lui dit-il , en la ramenant de mon côté , ne voudrez-vous donc jamais sentir qu'il semble , à la façon dont vous prenez mon malheur , que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser ?

Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déjà disposé Zulica à la clémence , soit que la grande réputation qu'il s'étoit acquise rendît ce qu'il disoit plus vraisemblable , elle se laissa conduire sur moi , en faisant cette légère résistance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu-à-peu Mazulhim en obtint davantage , & se retrouva enfin dans la même circonstance où Zulica s'étoit fâchée.

Déjà , troublée par les emporte-

mens de Mazulhim , elle commençoit à desirer vivement qu'il se laissât moins frapper les sens , que la première fois ; déjà même elle espéroit , lorsque Mazulhim , plus délicat que jamais , manque cruellement à ses plus douces espérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaisir de se comporter différemment.

Oh bien ! dit le Sultan , qu'il finisse donc aussi lui ; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'est pas parce que j'ai déjà pris le parti de Zulica , mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impatientât pas , si la patience d'un Derviche y tiendrait ? C'est parbleu bien la peine de la faire attendre ! Amanzeï , vous ne m'aviez pas promis cela , au moins à la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme là ; & , je vous le dis naturellement , je ne le trouverois pas bon. Mais , point du tout , Sire , répondit Aman-

zei , si je faisois un conte à Votre Majesté , il me seroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit , mais je raconte ce que j'ai vu , & je ne puis , sans altérer la vérité , donner à Mazulhim des procédés différens de ceux qu'il avoit. Ah le sot que ce Mazulhim , s'écria Schah-Baham , & que je suis piqué contre lui ! Mais , dit la Sultane , je ne sçais pas pourquoi vous lui en voulez tant ; il ne le faisoit pas plus exprès que vous. Lui , reprit-il ? ma foi , je n'en sçais rien , c'étoit un méchant homme ! D'ailleurs dit encore la Sultane , c'est que cette Zulica qui vous plaît tant , étoit la dernière des... Je vous prie , Madame , interrompit-il , d'en penser tout bas ce qu'il vous plaira , & de ne m'en point dire de mal. Je sçais bien qu'il suffit que je prenne quelqu'un en amitié , pour qu'il vous déplaise ; & cela me choque , je vous en avertis. Votre colere ne m'effraye point , répondit la Sultane , & de plus , je
ne

CONTE MORAL. 227

ne serois point du toute étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le Sultan, je ne me préviens pas comme vous, moi ; en attendant que cela arrive, voyons toujours le reste de son histoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Mazulhim faisoit à ses charmes : en vérité, Monsieur, lui dit-elle en le repouffant avec violence, si c'est une préférence que vous me donnez, j'ose dire qu'elle est mal placée. Je le dirois tout le premier, répondit-il, si je pouvois imaginer que vous crussiez un seul moment mériter les torts que j'ai avec vous ; mais je n'y vois pas d'apparence, & j'avouerais sans peine, que rien ne me justifie. C'est que quand on se connoît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laisser les gens en repos. Ce sera sans doute le parti que je prendrai, si ceci a des suites, repliqua-t-il ; vous permet-

trez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité, dit-elle, je ne vous le conseille pas.

Alors elle se leva, prit son éventail, remit ses gants, & tirant une boîte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention possible, elle tâchoit de se remettre comme elle étoit, lorsque étoit entrée, Mazulhim qui étoit venu derrière elle, en troublant son ouvrage, la prioit tendrement de ne se point donner une peine, qu'à coup sûr il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dut lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ses prédictions; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter. Eh bien! Monsieur, lui dit-elle, ceci fera-t-il éternel, & ne voulez-vous pas que je puisse sortir? vous n'avez qu'à dire. Mais autant que je puis m'en souvenir, répondit-il, tout est dit là dessus; est-ce que vous ne soupez pas ici? Non pas que je sça-

che, reprit-elle. Vous verrez dit-il en fouriant, que vous n'avez pas non plus compté là deffus. Enfin, dit-elle, je suis engagée, & il est tard. Voilà une assez bonne folie, dit-il en la rejetant sur moi, & en voulant encore effayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues. Tenez Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez, si vous voulez, je vous le dis fans colere; mais le personnage que vous me faites jouer, est infoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre; mais vous êtes si peu complaisante! En verité, repartit-elle, il y auroit aussi trop d'inhumanité à vous ôter la seule excuse qui puisse vous rester. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hazard.

Alors elle entra dans ses raisons, pour avoir le plaisir de le combler de tous les torts imaginables. Plus

236 L E S O P H A ,
il méritoit sa pitié , plus (car elle
n'étoit pas née généreuse) elle se
fentoit d'indignation. Blessée qu'il
eut été si peu sensible à ses charmes ,
elle sembloit l'être encore plus qu'il
eut répondu si mal à ses dernières
bontés ; sa vanité seule lui faisoit
soutenir ce qui la bleffoit si sensible-
ment. A peine elle s'étoit flattée du
triomphe , qu'elle le voyoit s'éva-
nour. Vingt fois elle fut près de
renoncer à un espoir qui ne sem-
bloit se présenter à elle que pour la
tromper après plus cruellement.
Mais quoi ? après tout ce qu'elle a
fait pour Mazulhim , l'abandonne-
ra-t-elle à sa destinée ? un moment
de plus peut vaincre son ingrati-
tude. S'il eut été plus doux pour elle
de devoir tout à la tendresse de Ma-
zulhim , il lui doit être plus glo-
rieux de lui tout arracher.

Ce raisonnement n'étoit peut-
être pas le plus juste que Zulica put
faire ; mais , pour la situation où el-
le se trouvoit , c'étoit encore beau-
coup qu'elle put raisonner.

C O N T E M O R A L. 231

Mazulhim qui sentoit à l'air dont elle le regardoit, que pour résister à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignoit, elle avoit besoin d'être soutenue, lui donnoit sans cesse les éloges les plus flatteurs sur son caractère compatissant. Assurément, s'écria-t-elle à son tour dans un instant où peut-être l'impatience prenant le dessus, lui faisoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, assurément il faut convenir que j'ai une belle ame !

A cette exclamation si bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui sçavoit combien quelquefois il est dangereux de rire, se facha fort sérieusement de ce qu'il avoit ri.

La gayeté de Mazulhim ne lui fut cependant pas aussi funeste, qu'elle l'avoit craint. Les Enchanteurs qui l'avoient jusques là si cruellement persécuté, commencerent même à retirer leurs bras mal-

232 **L E S O P H A,**
faisans de deffus lui. Quoiqu'il s'en fallut beaucoup que la victoire qu'elle remporteroit sur eux, ne fut complete, elle ne laissa pas de s'en féliciter tout haut; ce n'étoit pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât; mais elle vouloit fortifier Mazulhim, par la confiance qu'elle sembloit avoir: elle le connoissoit bien peu, de croire qu'il en eut besoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, se sentit moins accablé, qu'il porta la témérité jusqu'à se croire capable des plus grandes entreprises. Quelque chose que Zulica, qui étoit à portée de juger des choses plus sagement que lui; put lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer sans se perdre, soit (ce qui est plus vraisemblable) qu'il crut n'avoir besoin de rien dire de plus auprès d'elle, il voulut tenter ce qui) & encore par le plus grand hazard du monde (ne lui avoit

jamais manqué qu'une fois. Zulica qui ne s'éblouissoit pas facilement , & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même , fut étonnée de la présomption de Mazulhim , & lui fit sur son audace les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas ; & Mazulhim s'opiniâtrant toujours , par une suite nécessaire de sa confiance en ses charmes ; & pour l'humilier , elle ne se refusa pas plus que Zéphris à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah oui , dit-elle d'une air dédaigneux ! Tout d'un coup sa physionomie changea , & je jugeai à sa rougeur & à son dépit , autant qu'à l'air railleur & insultant de Mazulhim , que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable , étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela , s'écria le Sultan ! eh puis les femmes se plaindront , ou feront les merveilleuses ! cela est bon à sçavoir. Quoi ! lui

234 L E S O P H A.
demanda la Sultane, qu'elle admirable découverte venez-vous donc de faire ? Oh ! je m'entends bien, répondit le Sultan ; c'est que si jamais on s'avise de me faire des reproches, je sçais à présent ce que j'aurai à répondre. Je suis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la méritoit certainement moins que personne ; mais poursuivez, Emir : il y a de très-belles choses dans ce que vous venez de nous raconter ; & ceci me donne fort bonne opinion du reste.

Fin de la premiere Partie

72730910

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15



